

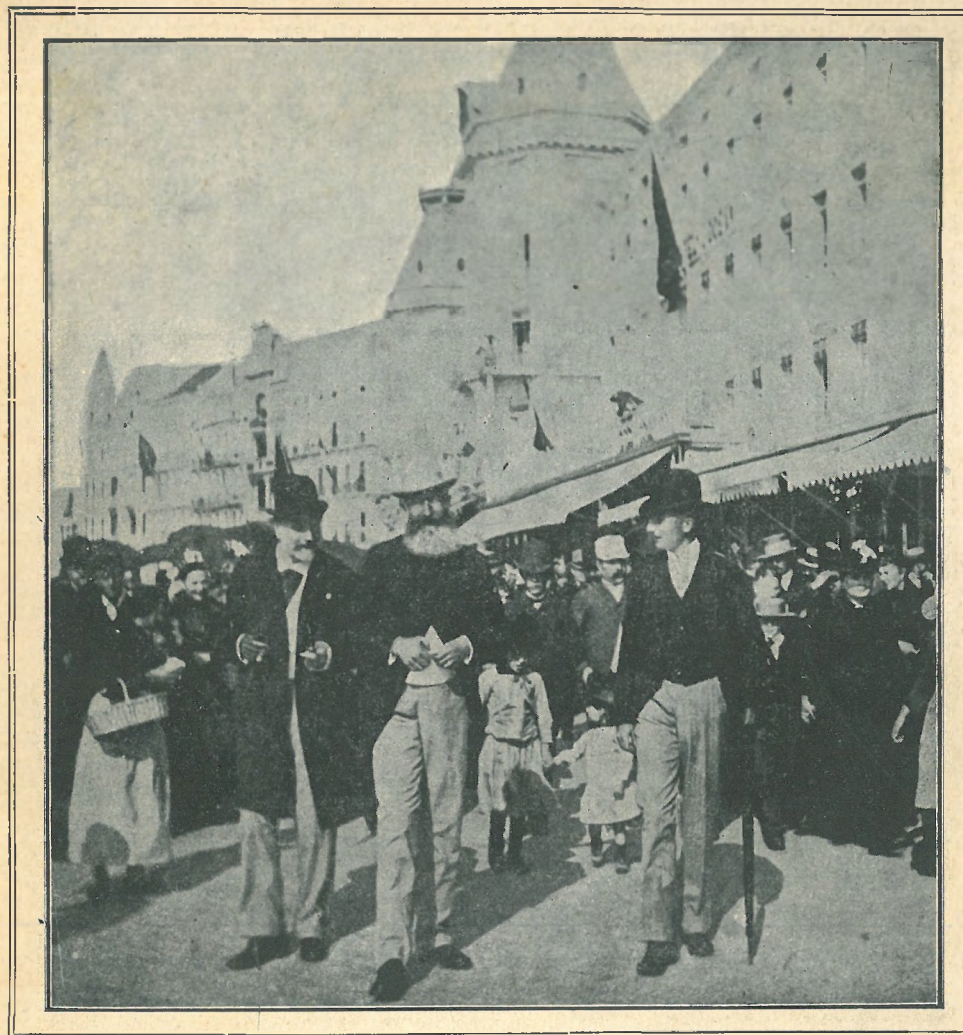
**Grands magasins
de Nouveautés
pour Dames**

MAGASIN DE LONDRES

**24, Rue de la Chapelle
Ostende.**

**Les seuls Grands Magasins
du Littoral
Spécialisés dans la Nouveauté
pour Dames**

TRIBORD



Léopold II se promène.

**NUMERO SPECIAL SUR
OSTENDE**

Août 1931. Prix : 10 francs.

N° 8.

LIBERT

PATISSIER

Concerts à l'heure du thé.

3, Rue de la Chapelle

Ostende.

Ostende ville des peintres
VISITEZ

“LE STUDIO”

36, rue Adolphe Buyl,
Expositions successives de beaux-arts

Exposition permanente d'eaux fortes
du

Baron James Ensor

“FALSTAFF”

7, Place d'Armes,



Maison bien connue

Ne fait pas de réclame.

LIBRAIRIE CORMAN

Rue Adolphe Buyl, 51.



L'ÉTÉ ET L'HIVER,



Magasin conçu par P. Vandervoort architecte à Nieuport-bains.

TRIBORD

Direction et rédaction F. LABISSE & H. VAN VYVE.
Rue A. Buyl, 50 Ostende

SOMMAIRE :

RUE LATÉRALE	Henri VANDEPUTTE
IL Y A CENT ANS	XXX
TROIS ASPECTS D'OSTENDE	Franz HELLENS
HARMONIES OSTENDAISES	Michel de GHELDERODE
BONJOUR, OSTENDE	Georges ADAM
ÉLOGE DE LA MER	James ENSOR
IMAGES D'OSTENDE	Henry VAN VYVE
OSTENDE	Jean MILO
OSTENDE HORIZONTALEMENT ET VERTICALEMENT	Georges LINZE
LE CARNAVAL D'OSTENDE	Jean TEUGELS
JEUX DE L'AMOUR ET DU HASARD	Félix LABISSE
SOUVENIRS EN COQUILLAGE	Léon LEVY



La Direction informe les lecteurs que TRIBORD paraîtra dorénavant dans le format de ce numéro spécial sur Ostende. Les prochains numéros seront d'ailleurs tous spécialisés et n'auront plus aucun caractère anthologique.

En préparation: LES AVENTURIERS.

Messieurs les abonnés qui n'auraient pas renouvelé leurs abonnements et fait parvenir la carte jointe à cet exemplaire, ne recevront plus les numéros suivants.

Abonnement pour un an 30 fr.

Etranger 7 Belgas

A adresser par mandat postal à F. LABISSE, 50, rue A. Buyl, Ostende.

LA SAISON A OSTENDE

TRAGIN

chante au Kursaal d'Ostende
avec sa voix et **JOURNET** humaine

pour qui et **KERN** rossignol n'est
pas un cliché

et demain **NEMETH** qui est de Vienne
et **PICCAVER**

Mais à la tête de l'orchestre
on voit **ABENDROTH**
boucher frénétique et sublime
WOLFF **GOOSSENS**

et au piano cet
ORLOFF
qui reconcilierait Daudet
avec les Soviets
Et dans la coulisse
aux Ambassadeurs

les pipes de cuivre
et les discordes élégies
des nègres de
SAM WOODING

On dit même qu'
n'hésite plus a y exposer
même avant **ENSOR**
et après **PERMEKE**

SPILLIAERT

RUE LATÉRALE A OSTENDE

Ils sont, devant les verres à longue jambe,
Assis, se regardant, avec des yeux étincelants
Dans une face ronde et rouge,
Contents que la terre cesse, on dirait, de tourner.
La nuit est un refuge où chacun trouve,
Comme le ver luisant
Au cœur de la ténèbre, un épanouissement.

Boire jusqu'au sommeil qui engluie le chagrin.
Un amas de cendres sur le jour passé.
Un gros mont cache demain.
Tel parle et sans entendre on est ravi de l'écouter
Parce qu'ensuite viendra le tour de parler.
La table luit. Le rideau palpite.
L'ombre soupire.
La bistrote est le chef bénin de la famille.

Dans la rue, Fantine qui a fait fortune
Attend le danseur mondain de l'amour.

Les marins sont sur les vagues blêmes,
Les étoiles s'éteignent.
Mauvais grain. Le taureau mugit sous la mer.
C'est le désespoir du lever du jour.
Nul n'entend la sirène.

1930

HENRI VANDEPUTTE.



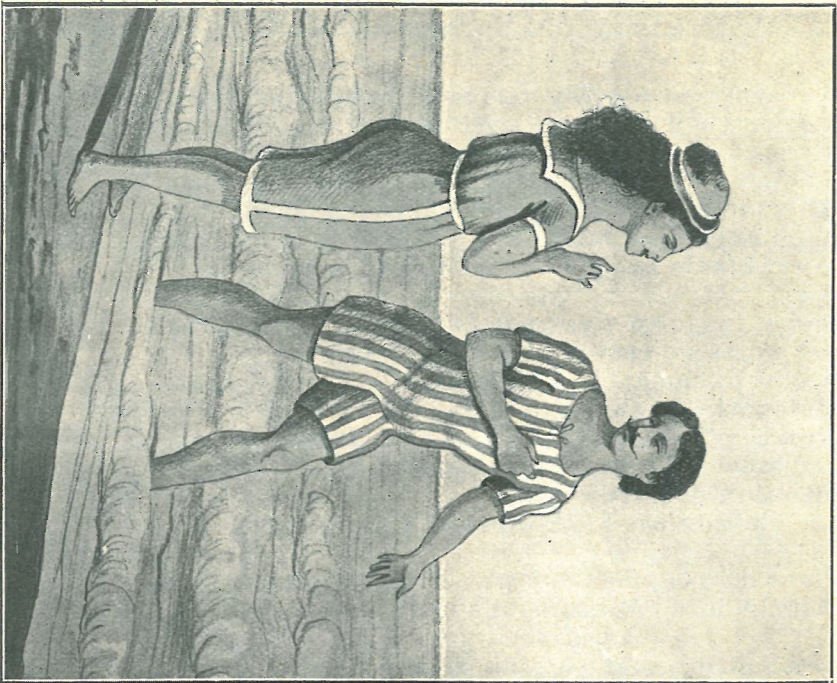
Les Reines à Ostende, en 1900.

Il y a 100 ans.

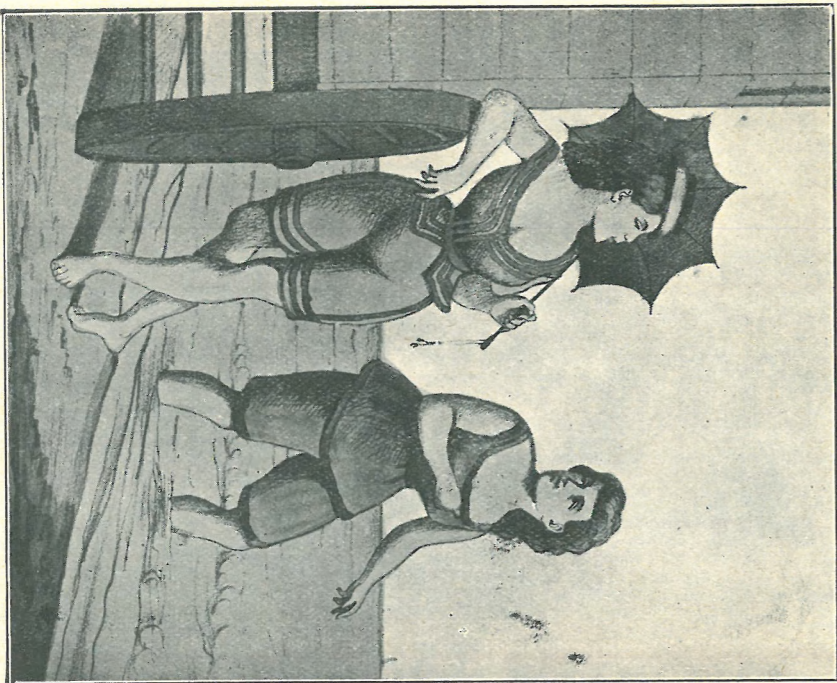
A Ostende, où nous allions d'abord, et où nous couchâmes le même soir, nous aperçûmes le lendemain matin dans les rues, sur le port, sur les dunes, dans les plus chétives cabanes, sous les plus pauvres habits, des beautés plus fraîches et plus frappantes encore. L'Océan, qui vient se briser à l'embouchure du petit port d'Ostende, et qui étale son magnifique spectacle à tous les yeux, ne serait-il point la cause incessante de cette distinction des figures, qui le contemplant chaque jour ? Dans tous les beaux lieux du monde, on trouve de belles populations. La Providence semble avoir pris soin de tout harmoniser dans ses tableaux : l'espèce humaine se modèle insensiblement et à son insu sur la grandeur et la pureté des lignes que la nature lui offre.

Nous courûmes toute la matinée sur les dunes, qui ceignent la rade. L'Océan descendait et laissait à découvert sur les éperons, qui garantissent les digues, un tapis de coquillages. Le ciel était sombre. La mer avait des teintes violacées ; au milieu de sa houle jaune, des vagues blanches se détachaient au loin entre la brume du ciel et l'écume des vagues. C'était la première fois que je voyais l'Océan. Cette immense étendue se mouvant d'elle-même, et tirant de son propre sein une agitation éternelle, me fit une impression profonde. Nous voulûmes nous élancer à la suite des flots qui se retiraient. Nous descendîmes jusqu'à l'extrémité des éperons pour tremper nos chevaux dans l'eau salée. Quand nous revînmes dans la ville, nous trouvâmes les rues pleines de vierges raphaëlesques, qui s'en allaient à la messe en robe de bure. Nous les y suivîmes. Deux types dominaient : l'un de grandes filles blondes, roses, et admirablement régulières ; l'autre de femmes brunes, dont les cheveux noirs accentuaient vivement la beauté fine et ardente. Ces femmes gracieuses étaient agenouillées sur des tombes où nous pûmes lire, grossièrement tracés dans la pierre, des noms ordinairement réservés à la fantaisie des poètes. Un appétit, que l'air salé de la mer avait surexcité, nous chassa vers notre hôtel. Nous demandâmes des huîtres. On nous répondit qu'on ne pouvait nous en donner sans la permission d'un officier supérieur. Cette mauvaise plaisanterie nous mit dans une colère qui était peu comprise ; on nous expliqua qu'il n'y avait d'huîtres qu'au parc, dont la garde était confiée à l'autorité. Quand nous eûmes déjeuné, nous voulûmes visiter ce parc aux huîtres. Nous ne vîmes que de grands bassins pleins d'eau. Dans l'un d'eux, un homard barbotait vis-à-vis d'une langouste. Chose incroyable ! il nous fallut quitter Ostende sans avoir aperçu une huître.

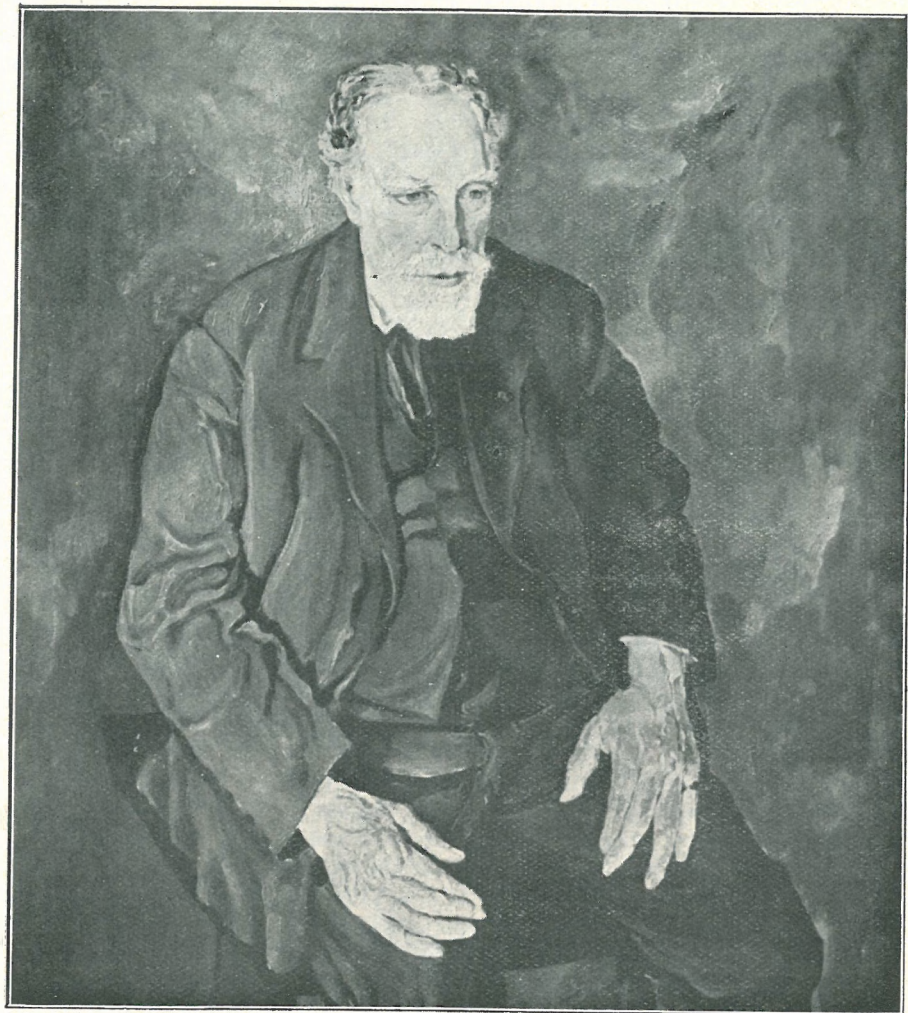
L'esprit en 1880.



Etodie, si je me noyais, me regretterais-tu ?
Combien qu'y te reste d'argent ?



Tu ne te baignes donc pas ?
Non, mon costume ne se voit pas dans l'eau.



Le Baron James Ensor, par Valentin Van Uytenbroeck.

UNE LETTRE DE...

Monsieur,

Contrairement à ce que vous croyez, je connais fort peu Ostende et n'ai donc nullement qualité pour en parler comme il conviendrait. Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments dévoués.

MAETERLINCK.

TROIS ASPECTS D'OSTENDE.

Ostende, c'est pour moi la Mer du Nord, Ensor et aussi Henri Vandeputte, c'est-à-dire l'infini de l'élément, de l'art et de la poésie.

Mi flamande, mi anglaise, par l'aspect, la physionomie, le caractère, Ostende est un univers par l'esprit. La face double de cette ville étonnante, et qu'il faut avoir beaucoup étudiée pour la connaître à fond, Ensor l'a peinte dans son œuvre. Cette œuvre est tantôt simple et naïve, tantôt rude et brutale, comme le port encombré de bateaux de pêche qui se bousculent, se donnent des coups, et de figures de loups de mer et de marchandes de poissons, silhouettes massives, poissonneuses, légères cependant par l'atmosphère où elles baignent. Le port est étroit et donne l'impression du large, il est sale et n'a rien de répugnant; au contraire il ressemble à une écaille d'huître, sombre et vaseuse à l'extérieur, resplendissante au dedans de toutes les couleurs du prisme.

A mesure qu'on s'éloigne du port, voici que se dévoile l'autre



James Ensor.

face d'Ostende. La rampe de Flandre ressemble à un long tremplin placé devant l'infini. L'été, on y voit grouiller toutes les races, et quand le soleil se mêle à la foule, on peut croire vraiment que celle-ci s'apprête à bondir dans la mer. La mer s'annonce, du reste, dès les premières maisons. Les étalages sont pleins de coquilles et d'objets multiformes habillés de nacre. Sur la digue et sur la plage, les variétés ethnologiques du monde entier se montrent, proprement mises ou moitié nues, comme une préparation pour le microscope, et agrandies à souhait par la loupe merveilleuse de cet air limpide qu'on ne trouve pas ailleurs.

Le soir, les grands hôtels illuminés laissent voir aux promeneurs les plus humbles les fastueux dîners décolletés et en habit. Je me souviens d'avoir aperçu la belle Otero, à l'une de ces tables exposées au public, vêtue d'une robe d'écailles, à facettes multicolores, qui la faisait ressembler à une sirène un peu épaissie et qui se serait retirée, après maints ébats, dans l'élément sec; elle étalait sa gorge blanche et l'éclat de ses bijoux à la foule qui s'amenait là chaque soir, ébahie et amusée, pour voir ruisseler le luxe de cette autre « mangeuse d'huîtres » et de ses chevaliers servants.

Le troisième aspect d'Ostende, c'est la mer. C'est par là que s'échappe, en toute liberté, la fantaisie du peintre et du poète. Mais cet aspect, on ne le trouve pas isolé chez Ensor ou chez Vandeputte. Il se mêle à tous leurs travaux, il se joue autour de tout, à travers tout. C'est ce qui donne à leur art un caractère d'universalité. Mais j'ai peur en employant cette redoutable expression, et j'aime mieux dire que le voisinage de la mer entoure leurs ouvrages d'une atmosphère qui leur permet d'évoluer avec ce rythme libre qui fait les œuvres vivantes.

Franz HELLENS

Harmonies Ostendaises

A sonner dans une conque; à tintiller sur le délicieux carillon de bouteilles vides; à flonflonner sur le kiosque rococo, ces laforgueries provinciales, expirant au pied des rampes et des terrasses, à l'heure ralentie où Henri Vande Putte converse de la prunelle avec ses chats de faïence, où mon ami le scaphandrier Kukerlut boit du siccatif, où Jean Teugels trace des signes astrologiques sur le sable orange. Ostende, fin de l'ouest et d'un pays insupportable, toutes fenêtres ouvertes, est un ponton que balance le bétail d'été. Les trois clefs de ses armes ouvrent les portes marines. L'une de ces clefs, dit Costenoble, est celle du mystère.

Chaque ville suggère une couleur. Anvers est d'or. Bruges est



Photo - H. Storck,

violette. Bruxelles est verte. Mais Ostende est un arc-en-ciel. Ce petit jeu de société peut se poursuivre: chaque ville émet un son musical. Ostende est un accordéon de Permeke, qui crève. Chaque ville a son parfum. Si Paris embaume Cambronne, Ostende sent la préhistoire et la poule-de-luxe (cocotte) du temps de Léopold II. Chaque ville a son sexe.

Ostende est androgyne, femelle du côté des eaux, mâle du

côté des plaines, angélique du côté des nuages. Peignez votre ville adoptive, Labisse... Son plus bel habitant, à la tête en feu, un peu à l'écart, est le Vuurtoren, tour incandescente, seule habitation possible pour un poète... C'est un athlète aux bras de phosphore qui fait inlassablement de la culture physique; c'est un peintre nocturne au triple pinceau peignant sur velours; c'est un derviche; c'est le seul poteau frontière que je salue; c'est mon semblable, un voyeur... Il connaît les amours burlesques en leur garni du bookmaker et de la serveuse élégante, comme il connaît les anciennes routes de la Compagnie des Indes et les manœuvres des gueux au large du Zwijn... Vaisseaux fantômes... C'est de ton sommet, ô phare, que Jef Casteleyn vit la flotte anglaise jeter un coup d'œil sur notre liberté...

J'ai interrogé en vain les plus vieux chiqueurs au sujet du siège. Ils ne se souviennent pas de Spinola, ni de Nassau. Le seul document qu'on nous montre, est une estampe représentant la prise d'une ville étrange. Tout au plus déterrent-ils, ces indigènes, quelque crâne espagnol et vous confient-ils qu'Ostende est bâtie sur un lit de crânes, d'épées rouillées, de tibias, de houlets de fonte. Prions pour ces braves soldats au calvaire puéril, Christ flamand des barques en perdition, qui, parfois, descend du vieux mur, marche sur la mer et calme la tempête. Sir James Sidney traça de ce miracle une pathétique image...

Ostende ne « fait pas bien » en cartes postales, même en couleurs.

Les moins moches représentent des baigneuses poids lourds, don il faut attentivement considérer les genoux et les fesses, charcutières aquatiques qui vous dégoûtent de l'amour, de la mer, des cabines, de l'amour à la mer dans les cabines, qui sont des petits bordels fort en vogue en cet an 1880. Oh... pépères, mémères, cachalots belges, pipelets, podâgres et boufres, Storck vous immortalisa dans un film solaire ! Je reviendrai quand il ne fera plus outremer, au temps des équinoxes et des villas clouées de planches, combattre avec la dune que n'offenseront plus les couples genre tennis, écouter les orgues océaniques fuguant le thème de la création du monde...

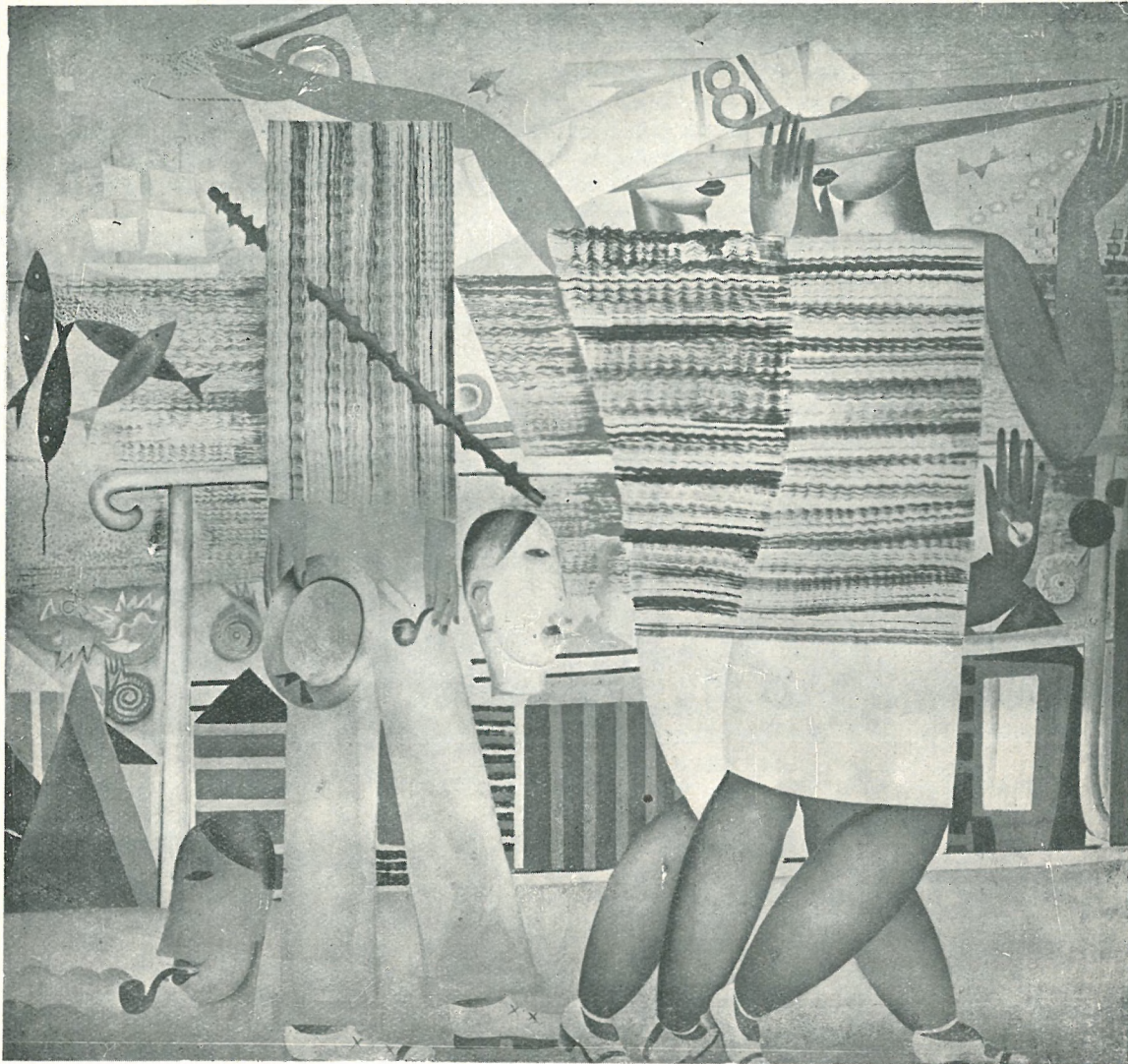
Il y aura alors ce sacrilège carnaval, à nul autre pareil, où je vous défie de me reconnaître, beaux masques. Ce sont les nuits aux saltations faraudes, où le sang flamand fait sa maladie; sang flamand, scandinave, breton, saxon, sait-on bien?... L'œuvre d'art est cet orchestrion flamboyant, qui lâche les marées d'un plain-chant barbare. A l'aube, tous les masques se jettent à la mer. Noyade des sens. Ce paganisme reconforte. Après, pour retrouver l'innocence perdue, il faut brûler les oripeaux du sabbat sur la plage, et fuir dans un paysage lunaire de Spilliaert, ces paysages d'harmoniques qu'on peut mettre à l'oreille comme un coquillage...

Emporterai-je un souvenir ? Charmantes boutiques et cavernes de brigands où les articles pendent au plafond. Qu'on me donne une boule de verre, pleine de bulles. Attendrissons-nous devant ces petits objets nâcrés, ces bateaux-encriers, ces pêcheurs en terre-cuite... Collectionnez-les; c'est une préparation au suicide, et ne vous étonnez pas qu'Ostende soit la ville chérie des suicidés... Malheur à qui emporte des souvenirs !...

Boutique inquiétante que celle où l'on vendait pêle-mêle des vertèbres du serpent de mer, des méduses châtons de bagues, des photos du poulpe de Maldoror, des numéros de Tribord, des lions flamands montés sur épingle, des chanterelles, de la poudre à canon parfumée, des coquillages aux grandes lèvres roses, la badine que Van Offel abandonna, des médailles du centenaire, des coraux retouchés par Jean-Jacques Gaillard, des disques avec les soliloques de Georges Ramaekers, les tendres aquarelles de Gustave Vanheste, des œuvres dépareillées de Julien de la Doës, et tout ce qu'on ne voyait pas à l'étalage... Pour moi, j'emporterais bien le petit monument qui se trouve derrière le Kursaal, ce zouave pontifical à la barbe de neige, qui écoute, on ne sait trop, mourir les symphonies ou rouler les écus d'or... Cette barbe, ornée de quelques algues, dans une boule de verre, accompagnée à dextre d'un phare « cron » et à senestre d'une cuisse de nymphe au bas de soie d'azur...

Michel de GHELDERODE.





Bonjour Ostende. — Peinture de Floris Jespers.

BONJOUR OSTENDE (*)

Un soir de cet hiver, tout Ostende fut dans une petite salle liégeoise. Nous avons voulu montrer à un public, curieux de cinéma, les films de Henri Storck. Dans le silence adouci par le ronflement léger de l'appareil de projection, la puissante odeur d'iode de la Mer du Nord déferla soudain, balayant le parfum d'une belle dame voisine et les relents à l'aluminium des calorifères. Je voyais confusement les têtes se tendre vers les vagues de l'écran, osciller avec les jeux de l'écume. L'air marin coulait de cette plage claire comme de la bouche carrée d'une soufflante de haut-fourneau. A la sortie, on sentait dans toutes

(*) J'ai pris, pour cette page, le titre d'un tableau de Floris Jespers. Que ce soit, ainsi un témoignage d'admiration pour un peintre que j'aime.

les gorges le désir de vacances, le désir de la mer, le désir d'Ostende.

Aussi curieux que cela puisse être, je ne suis jamais allé à Ostende. Mais, chaque fois que je prends le train 55 pour gagner Bruxelles, je m'arrête devant la plaque du wagon: Budapest-Vienne-Ostende et je me compose, pour mon usage personnel, un album de photographies. J'imagine à cette ville les couleurs des tableaux d'Ensor; leur éclat surtout, la qualité de rendre la lumière comme une chair de femme blonde, à trente ans; comme la peau frottée d'une pomme mûre; comme une agate fraîchement cassée. Je place, tout près d'une digue, une Mer du Nord, que je connais des côtes d'Angleterre, aussi verte ou aussi grise selon l'heure, les verts épais de feuillages sous la pluie ou les gris délicats, nettoyés, de certains ambres. Puis des quartiers de pêcheurs avec leur visage en cuir embouti, des barques puant fortement le goudron et la saumure. Puis aussi un casino à lumières, à toilettes de soirées, etc.

Je ne connais pas Ostende et pourtant j'ai, pour cette ville, une grande tendresse. Il y a ainsi des lieux, jamais vus, dont le nom me plonge dans une sorte de stupeur délicieuse appelant à elle toutes les ressources d'un romantisme mal éteint; le souvenir de mon Père est lié à Rio-de-Janeiro; un voyage manqué m'a fait tourner longtemps autour du printemps éternel d'un Pasadena californien et d'autres.

Ostende, pour moi, est baignée toute entière dans la légende d'Ensor. Solitude, injustice; gravures au vitriol puis aujourd'hui la gloire, les tartes à la crème des éloges incompréhensifs au lieu des trognons de pommes du début. Cet Ensor que j'ai vu, sur une photo, au balcon du Kursaal, avec l'aspect rondouillard, la barbe en copeaux de neige et le parapluie d'un professeur de chimie. L'homme, qui m'a ajouté un univers. Ensor aux masques, Ensor aux toits, Ensor aux fêtes galantes, Ensor à l'harmonium, aux coquillages, au parapluie. Merci.

A Vandeputte aussi, d'Ostende, que j'ai aimé il y a quelques années, pour un vers que me citait un de mes amis: « NOUS SERONS ASSEZ RICHES, UN JOUR, POUR ETRE LIBRES »... Je lis le POEME DU POETE et, par delà les mots, je sens une âme fraternelle, la chaleur d'une main qui se tend à l'heure utile, quand il faut refermer ses valises et s'endormir sur un oreiller en bois. Un homme, voyez-vous, et c'est si rare, qui ne soit pas en boudruche, avec de gros yeux bovins et une bouche à sifflet pour les vers forés au métronome.

Bonjour Ensor Bonjour Vandeputte Bonjour Ostende.



George ADAM.

Henri Vandeputte, vu par Labisse.

Eloge de la Mer

par James Ensor

Mer médicinale, mer West-nationale, mère adorée, je veux en un bouquet tout frais, sans façons surréalistes, célébrer vos cent faces, vos surfaces, vos facettes, vos fossettes, vos dessous rubescents, vos crêtes diamantées, vos dessus saphyrés, vos bienfaits, vos délices, vos charmes profonds.

Mer complaisante d'Ostende, vous daignez, soir et matin, systématiquement, ma foi, embrasser nos plate-côtes, fouetter nos dunes, éponger nos brise-lames, saler nos harengs.

Mer guérisseuse, mer spirituelle et moralisatrice. Vous décarminez les lèvres cardibales carnivores, cannibales, jus de crevettes ou bicolores et de ciment plâtrées de nos Eves baigneuses décolletées, Eves garçonne-polissonnes en voie de multiplication. Eves modernistes-arrivistes, missettes débouclées aux poils ras rasimus rasibusette ris-rasse traderiderasse, mais chut ! chahut ! mer musicale hardie et malicieuse, un remous chaud-froid décèle et révèle les monts et les merveilles de maintes fleurs vermeilles, salines ou satinées.

De l'eau, de l'eau bien salée, mer d'Ostende, pour rincer, laver les bas-bleus isabellés altérés, cracheuses de biles roses, de l'eau pour démasquer nos dames en détresse, baigneuses varicellées aux pieds cornus-cornés.

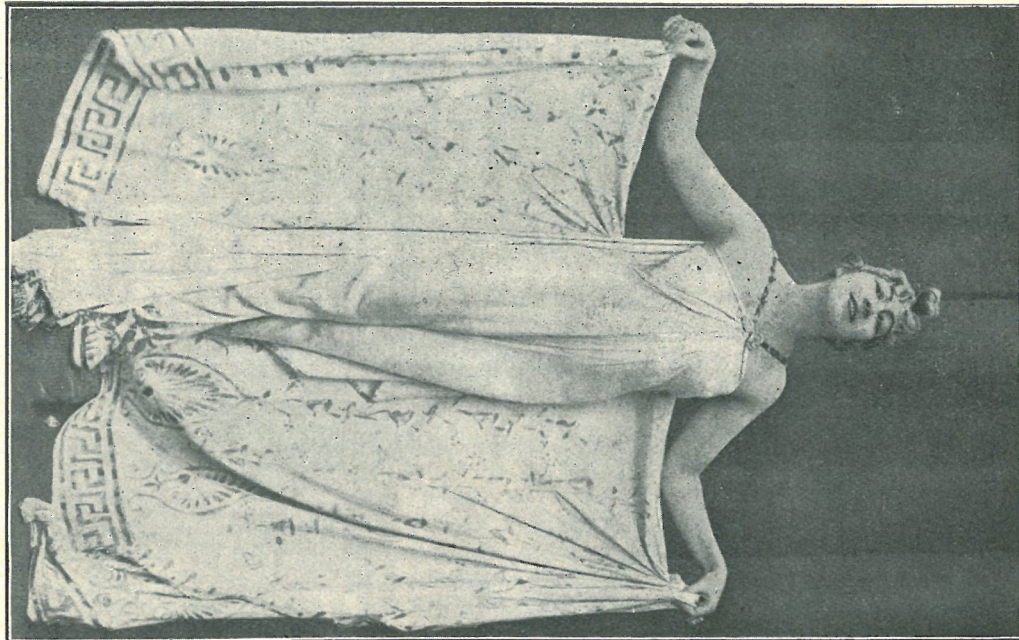
De l'eau, de l'eau, belles Dames-Jeannes cramoisies, matrones moustachues pour atténuer vos fards, nettoyer vos humeurs, désendeuil-ler vos griffes coquillées. De l'eau, de l'eau, pour saumurer les lards doux, saumoner les cuisseaux grenouilleux, parfumer les becs d'azur. De l'eau, une cure d'eau, pour désinfecter les laits de poules, foies d'oies, œils de perdrix, voix de canards, cervelles de dindes, de pierrot-d'asticot, cœur de pigeon ou d'artichaut, nerfs de papier mâché, culs de plomb, gosiers secs, voix dures timbrées d'acier trempé, jus de chicsots.

Oui, belles dames et déesses, notre mer d'Ostende, humble et fidèle telle chienne marine, lèche et pourlèche vos pieds légers. Elle aboie aussi aux lunes. Elle caresse et renforce les mollets douillets molestés par le temps. Elle donne fraîcheur en canicule et chaleur au printemps.

Elle résume toutes les mers, mer blanche, mer rouge, mer jaune, mer noire, mer des lunes et d'étoiles et trois cent soixante cinq mille fois l'an, quand la lune rit ou quand un nuage passe ou pisse, elle change de robe, de chemise et de tempérament.

Elles sont loin de nous les mers fermées, des midis sévrés d'opale. Nous ne pouvons aimer les eaux passées au bleu et chez nos pharmaciens, au bas de la vieille ville, des extraits d'eau d'azur s'étaient dans les bocalaux parmi poudre de riz, gousses d'Olibrius, fécule de trois rognons, eau de Zwitonbec, râble de polisson, rameau d'olivier, poudre de pin-perlimpinpin, ferments de rosière suc de marmiton d'eau de rose arrosé, essences de grasses de cracolone, mufle de tenancier, museau de carme, barbe de capucin, crème d'anachorète, tartre de cénobite, pied de grenadier, combines bétonnées d'architectes simplistes, granulées-granitées, dosées au mil millième de milligramme.

Les déesses de la belle époque.



Georgette Leblanc.



Cleo de Mérode.

Ce bleu d'eau est vilain, prétentieux et fadasse, saucé, savonneux, de lessive et monotone moisi-ranci, blason chargé de douairière, pied de mouette: palais de chien noble, bleu de prusse ou de Paris.

Eaux bonnes, eaux miraculeuses d'Ostende, avivées par le flux, grossies par les échos, vous alimentez l'esprit de nos corps. Vous inquiétez nos Esculapes persuasifs, clystérisés, chirurgiens à toupet, pharmaciens sur les dents, narcisses tisannés de chiendent, piluliers gras, apothicaires massifs et calmant repus par les guimauves et de bourraches bourrées, frictionneurs calamistrés, fantaisistes carminatifs percés de robinets, doseurs hermétiques, électrisés rébarbatifs, vagues mangeurs d'oseille, haricotiers fabuleux. O mer ! des mystères ! vos profondeurs recèlent d'étonnants chirurgiens-amputeurs, crustacés agressifs pince-sans-rire, opérateurs surhabiles, mais le poulpe translucide, saturé de lumière et la pieuvre suceuse chargée d'encre subtile ont tôt foudroyé l'honnête crabe-chirurgien, routinier obliquant, cheminant en sourdine. O ! Triomphe de la lumière...



Kissling — Ensor — Croquez.

IMAGES D'OSTENDE

A PIERRE MAC ORLAN

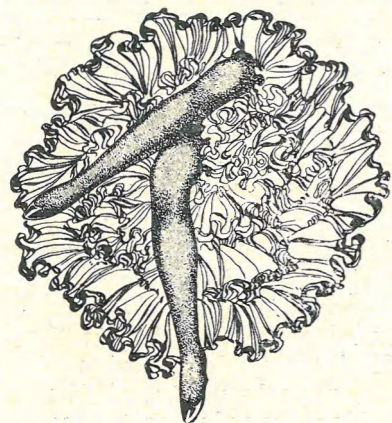
Lorsque le train aura dépassé les villages ronronnants de Jabbeke et d'Oudenbourg, et qu'il aura ralenti sa marche sur le ballast silencieux, à hauteur de ces hangars où l'on entasse le bois de Norvège et d'Amérique, il décrira une courbe gracieuse comme celle d'une amphore, puis il s'arrêtera encore tout palpitant, sur les quais bétonnés de la gare maritime. Aux abords, une douzaine de chalutiers dorment, dans leur sommeil couleur de rouille, et à chaque heure une malle attend des passagers éphémères. Il est si simple de se donner quelques illusions en sautant lestement sur le quai, puis en se dirigeant d'un pas oblique vers l'embarcadère... Tous ceux, venus d'Ixelles ou de la place de Brouckère, doivent se livrer à ce petit jeu là. Mais déjà tous les portiers du monde assaillent les voyageurs. Gare aux amants novices dont c'est la première fugue; des paroles si tentantes et si tendres pour vanter la largeur du lit, et ce sourire complice en parlant de la salle de bain, finiront bien par les entraîner vers cet hôtel à cariatides, où peut-être déjà vint le père du jeune homme vers 1895. Car, il faut bien le reconnaître, Ostende est ce pays, cette île tropicale, vers laquelle fuyent chaque année des centaines d'amants, lassés des décors sombres de « leur » ville, cette ville où, pour s'aimer, ils se voient forcés de recourir à des ruses de voleur. Mais, ici, dans la chaleur de midi, entre ces fuseaux de lumière, épars sur la digue, ils peuvent savourer minute par minute et, en toute liberté, leur lassitude matinale. L'atmosphère d'Ostende, si ténue, si pleine de variations, si comblée de nuances indéfinissables, remplit admirablement ces vides qui, inmanquablement, se font entre des amoureux « le lendemain de la veille ». Toujours sur cette digue, qui va en s'amincissant vers l'autre bout du monde, tremplin de mille activités, il y a un grand spectacle mouvant. Ces bateaux à coque rose, qui glissent sur la corde raide de l'horizon, ce progrès des ombres denses sur le sable, et celui de la lumière dans le fouillis chamarré de ce Kursaal tendrement ridicule. Ridicule, oui ! comme ces cartes postales de baigneuses en pantalons, comme ces essaims ailés de pensionnaires à canotiers, comme les premières automobilistes enveloppées de gaze, comme le ténor à moustaches cirées, comme les photographies de nos grand'mères, et comme toute cette architecture, de colonnades, de tourelles, de balcons, de plâtre, replâtré vingt fois comme un vieil amour... Et cependant, nous excusons volontiers ce décor insolite, peinture d'un mauvais goût imprévu, cette toile de fond tendue entre une frange d'écume et une frange de nuages, dont le baroque même a fini par nous sembler apprivoisé. Malgré nous, nous aimons cette mise en scène rétrospective; elle fut celle de tant d'amours. Nos amours; les vôtres; les amours d'inconnus, d'aventuriers, de grands ducs, de rois... Là, dans ce chalet que les Anglais appellent « victorian » et qui, vu du côté de l'avenue de la Reine, devient un pavillon bosniaque — l'hiver encore sous la neige, c'est une folie de grand duc impérial — là, dans les plis musqués des tentures, doit s'exhaler encore le parfum agonisant de la baronne de Vaughan.

Ostende me fit toujours penser à Proust, à cette prose, en forme de filigrane, ornée de détails luxueusement superflus, mais dont le vaste ensemble est une énorme trame, sur laquelle on brode en courbes et

en arabesques, ces mille choses qui sont la vie: rayons d'argent, pétales de roses, souvenirs se raccrochant les uns aux autres, fiacres de nos courses folles, lumière opalescente, détours et retours sur soi-même, et ce rythme majestueux et toujours revenant du cortège de jeunes filles sur la digue de Balbec...

Il faudrait mille pages pour décrire dans son entièreté ce spectacle mouvant de la passive aventure, qui se joue sans cesse dans les tunnels de l'esprit; l'aventure véritable, celle qui se déroule dans les méandres du conscient et de l'inconscient, mais qui, par un lien d'une délicatesse infinie, garde un rapport constant avec le décor ambiant. Et il y a mille fantômes accrochés au décor ostendais; ceux des pirates de l'île de la Tortue; celui de cet Ostendais qui prit Vera-Cruz dans un siège sanglant; tous ceux de ces aventuriers obscurs vaguement anarchisants qui se réclamaient d'Ostende et d'aucun autre pays. Et, encore aujourd'hui, Ostende n'est-elle pas une terre promise aux aventuriers? Il y eut ce doux inventeur illuminé, qui voulait traverser l'Atlantique sur des flotteurs de son imagination; il y eut un ancien diplomate anglais, qui rêvait de conquêtes en Orient; il y eut ce peintre yougo-slave, bourreau de cœurs et un tantinet escroc; il y eut ce capitaine, qui, sur un sabot, de cinq cents tonnes chargé jusqu'au bastingage d'alcool, soutint une bataille rangée de quinze jours contre la marine américaine; il y eut cet ami, qui tint un banco de vingt mille sans un sou en poche; il y eut tant de Salavins se fuyant eux-mêmes, et qui comptèrent abrutis les carrelages étoilés de la digue.

Une ville n'a de véritable valeur que pour autant, que son image s'enmêle à nos souvenirs. Ceux-ci finissent toujours par se lier si étroitement à tous nos gestes, qu'après ce laps de temps, qui fut le temps perdu, nous ne distinguons plus dans ces nébuleuses de la mémoire, ce qui fut une parole tendre ou un baiser, de ce qui ne fut qu'une atmosphère ambiante. Ainsi en est-il d'Ostende, dont le nom se trouve assimilé à tant de souvenirs, qu'il en devient le symbole. Ce nom maritime à la chevelure brumeuse, évoque si précisément des réminiscences, que l'on parvient sans peine à les colorer de tous les exigences



de l'imagination. Ce qu'il y a de plus élémentaire dans cette ville, ce grand pylone de T. S. F., ces quelques bars aux ampoules rouges et vertes, la couleur strictement locale de deux ou trois ruelles, qui s'en vont vers la caserne, et vers les eaux huileuses du port, tout cela est déjà bien suffisant pour alimenter l'esprit et les sens. Cependant, il faut avoir vécu au moins tout un hiver parmi ces hôtels aveuglés et ces rues boueuses, pour connaître enfin quelques sensations, que l'imagination la plus fertile ne pourrait dispenser. Peut-être alors saurez-vous ce qu'est l'aube, lorsqu'elle s'infiltré si pernicieusement à travers la

verrière de ce dancing désert, dans lequel vous vous trouvez si seul devant votre septième whisky.

Henry VAN VYVE.



Femmes de pêcheurs. — Peinture de Spilliaert.

OSTENDE

Du port au Kursaal, je marchais à reculons, chaque magasin m'arrêtant quand déjà je l'avais dépassé. C'était un été froid et pluvieux, je me souviens, et mes pieds chaussés de caoutchoucs dépassaient à peine d'un ample manteau gris, chaud et imperméable. Sous le ciel bas, Ostende semblait une ville artificielle construite en studio et le ton ocre et vert de certaines maisons rappelait le maquillage savant des vedettes.

La jeunesse de ma marche rendait les pavés pointus, élastiques, et la joie close en moi, donnait au ciel une couleur plus riche que si le soleil avait transformé Ostende en ville du midi.

Parfois quand le soleil se montrait généreux et que ma patience me facilitait la longue attente d'une cabine, je me baignais. Et chaque fois, j'étais étonné de ne pas trouver l'eau à l'image de la ville, sucrée et chauffée d'un courant sous-marin.

L'Anglaise-Juive-Anversoise, qui soignait son foie avait des lunettes vertes et une fille charmante. Celle-ci, élevée en Angleterre se chaussait de souliers de crocodile, pointus comme des aiguilles et portait des bas de soie roulés au-dessus des genoux, autour de jarretelles rondes qui serraient des cuisses blanches qu'elle découvrait en dansant.

Elle se défendait si bien — « Oh, dear, la seule chose que j'aie » — que je puis vous assurer qu'elle est vierge encore.

L'amateur de porcelaines y cultive la poésie.

Je ne connais pas Ostende, je crois. J'y ai été trop souvent, je n'y ai pas assez vécu.

On peut s'y vêtir et s'y dévêtir de façon différente que dans une autre ville.

Il arrive que l'on y passe quinze jours sans descendre sur la plage et que la campagne soudain vous sollicite.

Quand toutes les voitures furent réunies dans le parc, les fillettes blondes se précipitèrent à l'assaut des grosses barques et ainsi commença la vraie vie sportive.

La maman faisait du tricot sur la berge.

Achetez ces quelques cartes postales. Plus tard peut-être, quand elles seront démodées, auront-elles quelque intérêt ?

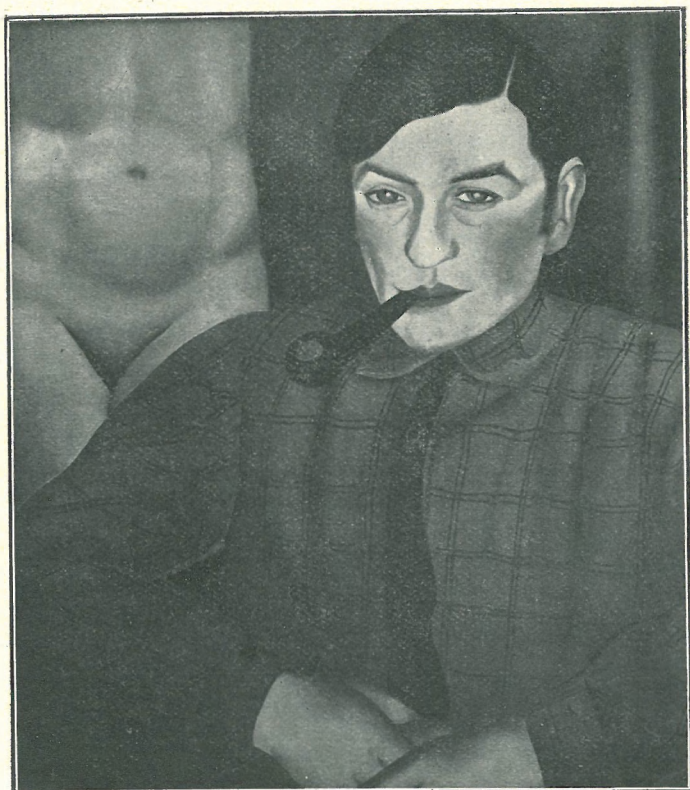
Jean MILO.



L'homme au panier. — Peinture de Permeke.



Le beau dimanche.



Félix Labisse. — Portrait de l'artiste

OSTENDE

HORIZONTALEMENT ET VERTICALEMENT

Le nom sonne bien dans toutes les langues. Son écriture est suffisamment évocatrice. Des pensées naissent vite et assez prestigieuses. C'est tout.

De près. Le luxe n'a jamais ému, ni jamais créé. Passons. Trop inutile, trop éphémère, trop triste. Il n'en reste rien, vu de haut, rien que l'essentiel d'un pays ou d'une mer qui se cadence autour de nous au hasard des trous d'air.

Vu horizontalement, à peine l'un ou l'autre édifice rappelle que l'homme cherche des conjugaisons de lignes et des lyrismes rationnels.

Un avion, deux avions. Des cerfs-volants, plantes subtiles. Couleurs. Suffit, nous reconnaissons ce siècle.

En plein centre, ce port de pêche miraculeux, cerné, farouche. Nous donnons pour lui toute la digue de juillet et nous y penserons à chaque rencontre de barques, qui sortent de la houle comme des couteaux obstinés.

La nuit, sous l'hélice de son phare, où vogue la ville entière devenue hélicoptère?

La plage, sous le soleil de Noël, a des colorations déconcertantes uniques au monde. Il faut s'asseoir, fixer quelques centimètres d'eau, suivre l'écume, l'incessant dynamisme du sable, si l'on veut revoir la mer éternelle, ou ce qui y correspond, celle d'avant l'homme. Sa petite figure n'est plus que là et ne dure pas...

Vite, Ostende qui n'est qu'un nom et la Ville qui est une vérité humaine nous reprennent: fenêtres barricadées de l'hiver, navires pénétrant comme un aliment, le moindre météore prend des allures de bataille ou de catastrophe, les magasins, bords du siècle, ont également leurs marées.

Ostende, ville intermittente, mélange de races, de langues, dans la récompense de la richesse, du vol, de l'honnêteté, du travail... ou de toute autre chose, que l'homme invente pour justifier ses plaisirs et son activité.

Ostende, que nous imaginons volontiers sans trop de folklore, cette prison des vieilles cités, qui ont peine à oublier leurs murailles anciennes.



Les Dolly Sisters.

Georges LINZE.

Le Carnaval d'Ostende

On dit qu'après la mort, l'esprit se détache timidement du corps et vit encore quelque temps sous une forme longuement ambitionnée par le décédé pendant sa vie. Au Carnaval, à Ostende, chaque habitant se sent tourmenté par son double et se déguise dans le personnage qu'obscurément il désire occuper. Si bien qu'à ce moment, la ville est remplie par des ombres, qui projettent de tous côtés leur existence éphémère et surnaturelle. Tout semble confirmer l'aspect irréel et précaire du spectacle : la musique, le rythme des mouvements, les

par
Jean Feugels

miracle ce siècle est-il venu déferler jusqu'à Ostende avec la légèreté de ses gestes et la grâce de ses ballets. Chaque habitant donc se costume dans le personnage envié. Consciemment ou inconsciemment le voilà affublé en « son propre lui-même ». Il est plus vrai que vrai, tout pure et surnature. Les circonstances ont fait se développer la folle du logis et voici que celle-ci domine son sujet. Chacun affirme sa vérité sous le masque. L'un ceint le bâton de commandement, l'autre s'entoure des jupes de femmes. Tel fait un pas dans le passé et s'habille en Romain, tel autre fait un pas dans l'espace et s'habille en Ecossais. Tel s'habille en bourreau et tel autre en ange. Tout un grenier est éventré, reliques et chiffons, accumulés par plusieurs générations, sont mis à contribution. Et, cependant, chaque acteur dans cette mer d'accessoires se livre à une sévère sélection. Ne sont choisis que les ornements résolus, ceux chargés de la plus grande puissance d'expression. Il préside à ce triage une telle sureté de goût, un souci si délibéré de la mesure, que tout le Carnaval d'Ostende se déroule sous les signes de cet équilibre. On s'y déguise surtout en vieilles femmes, et l'on pourrait croire que ce serait là, prétexte à étalage d'objets hétéroclites, à une débauche d'accessoires disparates et singuliers. Non, trop de détails ou le détail sans portée détournent l'attention. Il faut concentrer l'intérêt sur quelques éléments essentiels. Ce châle approprié, ce masque à relief, cet ineffable petit chapeau avec deux fleurs, l'une rouge, l'autre jaune, sans autres fioritures, campent ineffaçablement l'aspect de la vieille femme. Cette vieille femme enlève son masque. Un jeune homme parfaitement élégant apparaît. Je crois que la sobriété et la mesure du Carnaval d'Ostende sont dues en partie au fait, que la bonne société y prend largement sa part.



Le Masque arraché. — Peinture de James Ensor

costumes, les danses. Des masques, à la file indienne, la main aux épaules les uns des autres, entrent dans un établissement et, sur un rythme aérien et versatile, disparaissent tout à coup comme ils étaient venus. Ils se parlent tout bas entre eux. C'est un peuple d'ombres. Il y en a qui portent des draps de lit : ce sont les fantômes. Il s'agit de ne pas se laisser reconnaître, car, sinon, le charme est rompu. Comme au somnambule, on ne peut jeter au masque son nom. Il ne découvre pas un centimètre de sa chair. Il ne déroge à cela que pour boire. Aussi ressemble-t-il en ceci à la marionnette, qu'il n'a pas l'air de peser lourdement sur la terre, qu'il userait sans encombre d'un plancher idéal à quelques centimètres au-dessus du sol, que facilement il serait emporté par une corde au plafond ou dans les nues. C'est le royaume des esprits comme je le disais plus haut et l'on ne s'étonnerait pas outre mesure de voir se promener un masque sur le bord d'un toit. Les Américains se déguisent sérieusement et foncent dans la mascarade cruelle du Ku-Klux-Klan. Chez nous, il s'agit d'une inoffensive et divine sorcellerie. XVIII^{me} siècle, dirait-on ! Et par quel

Tout, sans exception, n'a pas évidemment la même tenue. Le peuple apporte sa contribution violente et pittoresque. Un masque se promène entouré d'un filet de pêche, dans lequel pourrissent des harengs. Un autre a attaché un hareng à une canne à pêche, et en chatouille ou fustige le nez des passants. Un autre supporte un crâne de bœuf sur son dos. Un autre porte une cage, dans laquelle se tient un hareng saur. D'autres enfoncent dans la figure des gens des pains noirs enduits de sirop. Voici un habitué du carnaval et des salles de danse : « Zotten April » habillé en femme, les bras nus, les joues fardées et qui entonne à coups inattendus des stridulations éberluées avortant tout à coup. Il n'est que le génie populaire pour l'avoir surnommé avec autant d'exactitude « Zotten April », « Fol avril ». Ne représente-t-il pas, par toute sa physionomie, cet aspect insolite du mois d'avril, qui forme la période difficile de transition entre l'hiver et le printemps, où le soleil luit pendant que la grêle tombe, où les confettis de la neige sont lancés en période de carême et de carnaval, où la température n'est ni chair ni poisson, où les disproportions de la puberté se font sentir, où le premier de ce mois, les humains sont engagés sur de fausses pistes, sont poussés par de mauvaises farces, où des fanfares et des mascarades se promènent, où les poissons se voient agrémentés de faveurs roses, de dragées en chocolat, d'œufs en fondant, où des œufs tombent des cloches, où les pénitents se promènent avec des cierges roses, où le mardi est gras et le mercredi de cendres. Voilà ce mois plein de surprises. C'est le fol avril. Et c'est le nom que l'on donne au personnage qui l'incarne si bien « Zotten April », « Fol Avril ».



Peinture de Carol Deutsch.

JEUX DE L'AMOUR...

Théo a pris la direction du Nord; il arrive à Ostende, terminus continental.

On était en août. Ostende en août est une vieille dame qui sourit au soleil.

De grandes courbes d'air salin chauffé à blanc font vibrer les façades... Oh! ces façades d'Ostende, alignées depuis le troisième Empire aux grés des goûts et des bourses... Façades enjolées de corniches, de mascarons de colonnes, de bustes, de rinceaux et d'ornements à la cul-de-Paris... Charme de ces ahurissantes façades conçues par les esthètes du triste quatre-vingt... Charme triste comme une fleur séchée.

Au beau milieu de cet amalgame, se dresse, vert et jaune le Kursaal. Pour être exact, le Kursaal ne se dresse pas, il s'étale... Il s'étale comme une vieille mauresque couchée sur le dos, les pattes en l'air. C'est encore une jolie moukère qui fait encore son petit effet.

Ostende, pour l'étranger, est une plage richissime; de cette richesse en tilbury, en huit reflets, monocle, moustaches cirées à la pâte hongroise et pardessus mastic.

Théo descend du train dans une gare gothique. Dans cette région toutes les gares sont gothiques; celle d'Ostende est une sorte de château-fort flanqué d'un gros donjon carré, crénelé, renfrogné, sentant à plein nez la Légende Flamande et la défensive.

Il traverse un pont; des bateaux de pêche et des yachts dorment à la lumière, cheveux au vent, les pieds dans une eau toute arc-en-cielée de pétrole.

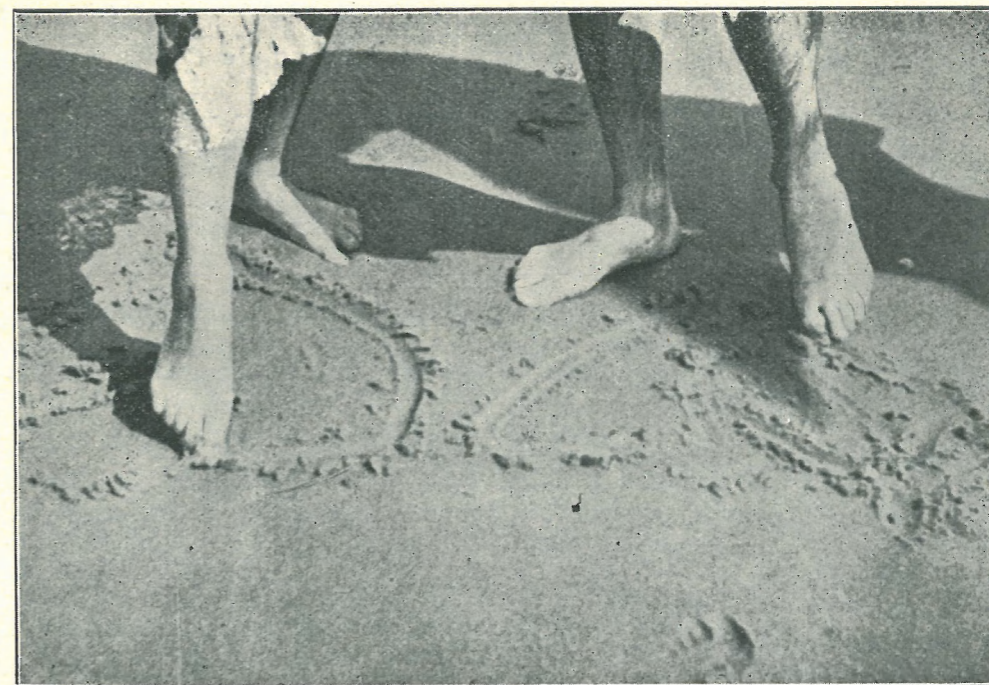


Image du Film - Essai de Henri Storck : La Mort de Vénus.



Image du Film - Essai de Henri Storck : La Mort de Vénus.

Une interminable rue marchande l'accueille. Tous les commerces s'y sont donnés rendez-vous. Des bazars étalent à même le trottoir, des jeux de plage et de compliqués moyens de locomotion. Des marchands de souvenirs offrent à qui mieux mieux des coffrets et des encriers en coquillages; précieux objets ornés de mystère et de trésors sous-marins. La vitrine d'un marchand de tabacs exhibe un cigare géant, un cigare long de cinquante centimètres et épais de trois doigts: une étiquette le baptise « Cigare du Centenaire ». Théo le considère un instant l'envie à la langue, puis, il continue sa route songeant à ce cigare et à Vénus encore si belle dans son cœur.

Le changement de milieu a curieusement transformé en lui la vision de la belle Cythérée. Ce n'est plus une Déesse, c'est une femme, une très belle femme qu'il désire calmement avec une certaine sûreté inconsciente de satisfaire ce désir.

Sait-on jamais... ça ne court pas les rues les Vénus... Mais avec un peu de chance...

Il descend dans un hôtel quelconque situé dans une des nombreuses rues qui montent à la mer.

En un tourne-main, il a enfilé le costume standard des villégiateurs.

Que tout ce blanc est doux à la peau...! Au soleil il brille comme un astre...! Tout le monde est un peu étoile à la forte lumière des plages.

Il entre dans une nouvelle vie, légère, aérienne, ultra-violette; les solides rayons lui piccotent agréablement l'épiderme. Jouissant par tous ses pores, il s'allonge sur la plage, tout près des dernières vaguelettes, tout près de cette immense émeraude ondoyante, mère de sa Déesse-amante.

De belles filles tout en chair circulent en liberté à peine camouflées

par des maillots fulgurants; elles le frôlent, en passant, de leurs mates jambes brunies; Théo lève les yeux avec lenteur jusqu'aux sommets de ces colonnes porteuses de temples. D'autres couchées sur le dos, bras en croix, têtes en arrière, yeux clos, jambes entr'ouvertes, se laissent lécher par le soleil...

Danaé... Io... Léda... Antiope...

Leurs chairs vibrent comme des cithares de luxe.

Quelques-unes sont applaties ventres, seins, nez dans le sable rutilant; leurs dos semblent de purs dolmens de vieil ivoire adoré.

Il y a de calmes filles amoureuses; il y a de sportives girls exhubérantes qui se jettent en quinconce d'obèses balles multicolores, comètes aux queues de « Hellos » échevelés. Elles lancent la grosse boule avec des déhanchements d'ondines, à grands coups de muscles abdominaux; jambes écartées, poitrine à la brise.

De-ci, de-là, un phonographe éructe des rag-times au milieu d'un cercle de ventres et de sourires chantants. Une volupté simpliste, antidiluvienne parfume le soleil... Foin des clichés mondains... Foin des phrases de quatre aunes... De grandes tapes sur les fesses et des bouquets de rire.

Est-il moyen d'être coquette, presque à poil, dans la stricte nature d'un rivage... Tout est nu... l'eau, les poissons, les coquillages, les cœurs, les yeux, les pieds... Les pieds dans le sable chaud... Quelle joie...! Les orteils sont des sabliers.

De temps à autre un couple s'enfonce dans la mer, joue, lutine, barbotte, en sort verni, parfumé d'algue et de sel, des crevettes dans les cheveux, des coquillages roses entre les seins.

Amours à la saumure — Neréides et Tritons — Cris de phoques!
La peau iodée est une chanterelle — L'âge d'or dans le goût neptunien.
Le cœur de Théo bondit de chaleur.



Image du Film - Essai de Henri Storck : La Mort de Vénus.

Il respire à l'aise dans cette simplicité quasi-mythologique; il imagine sa Vénus en maillot rouge et et or, un bonnet américain sur ses cheveux roux, trimbarrant en Déesse qu'elle est, ses splendides lignes parmi les groupes mordorés.

Et dans le cinéma du rêve...

« A moins d'un extraordinaire miracle, il me semble impossible de retrouver l'Anadyomène, d'autant plus qu'on l'a perdu de vue, charnellement, depuis ses romantiques amours avec ce ridicule Baron Tannhauser du Venusberg. Il va falloir donc en trouver un simulacre suffisant, et, avec de l'imagination, je pense pouvoir satisfaire cette passion un peu littéraire que j'alimente soigneusement... Cette station balnéaire me semble un champ d'action suffisant... Les belles filles y abondent ».

Il songe encore longtemps, bloqué en lui-même. La plage s'est vidée petit à petit; les chairs se sont affublées de décence citadine.

Sur le sable solitaire, les fauteuils pliants papotent gravement en gonflant leurs ventres de toile.

D'enfantines forteresses attaquées doucement par les vaguelettes, agonisent sans espoir.

Dans une cabine toute proche, une femme toute nue fait de menus gestes intimes; elle s'habille lentement sans pudeur, à pleine vue, lucarne grande ouverte. Des éclats de soleil allument des morceaux de peau dans un rarissime clair-obscur d'un gris si, si alangui.

...ET DU HASARD

Au beau milieu de tout ce bonheur, la terrible réalité montrait le bout de nez.

Le portefeuille de Théo s'aplatissait tristement; Vénus était pauvre.

Il tente un grand coup, le dernier atout, quitte ou double, tout ou rien.

Voilà le jeune homme, flanqué de sa belle, dans la salle de jeux, devant la roulette.

Les salles de jeux sont de clinquantes usines où l'on gagne sa vie à dix milles francs l'heure... on peut la perdre aussi au même tarif.

La petite bille d'ivoire inconsciente et hasardeuse tourne, bondit, virevolte, vise une case et tombe à côté. L'or se dissoud et l'on calcule le coup suivant. Oh ! les enfantins calculs de ces vieilles dames tout espoir... Ces martingales infailibles, algébriques, sèches comme un chiffre... Le hasard contre l'arithmétique... La petite boule qui est toute hasard, rigole, chambarde les savants calculs et chipe des sous, les sous que les vieilles dames extirpent en soupirant de leurs réticules de moire.

Les tables de baccara sont plus freudiennes. Là, pas d'algèbre mais une superstition étonnante y règne divinement. Les joueurs qui dans le civil, sont des messieurs respectés, des dignitaires, des industriels, des officiers supérieurs ont une confiance exagérée dans les infimes objets sans valeur; l'un dépose devant lui une clef, l'autre son numéro de vestiaire; celui-là un bouton de culotte, celui-ci une jarretelle. Tout est bon pourvu qu'on y attache foi et puissance occulte. Fer à cheval, poil d'éléphant, corde de pendu, dent de tigre et queue de porc.



Le Joueur, par James Ensor.

Les petits cartonnages coloriés d'espérance se tournent hiératiques et l'argent de l'un se précipite dans la poche de l'autre; c'est le principe du siphon organisé sur une grande échelle.

Seuls les croupiers, moustaches et ongles en crocs conservent dans cette effervescence, le calme un peu ironique des gens qui écartent toute responsabilité.

Théo est donc à la table de roulette. Il a une grande ancre marine dans le ventre.



Roulette, par Félix Labisse.

Quelqu'un lui avait dit, jadis, que la double transversale treize-dix-huit sortait fréquemment; sans autre connaissance du jeu, il cherche, sur la prairie sombre du tapis, les chiffres vache-grasses et y jette cent francs.

Le petit bruit hésitant de la bille lui chavire l'oreille... Stop... vaches maigres... il a perdu. Allons un peu de persévérance...! six numéros sur trente-six... c'est un sixième de chance. Il continue, il continue sans arrêt, sueur aux tempes... Deux... Vingt-deux... Trente-deux... Le treize dix-huit n'sort pas. Le treize dix-huit ne sortira pas de la soirée.

Malheureux au jeu, heureux en amour; c'est presque une preuve.

Théo est sans un rond. Il a un mauvais goût âcre dans la bouche et une envie féroce de botter les derrières innocents de ses voisins.

La mort dans l'âme et le portefeuille vide, il sort suivi d'une Vénus sans couleur.

Puis c'est la chambre d'hôtel avec ses meubles de série. Sur la cheminée, le sourire énervant de ce buste de femme en plâtre d'un vert si sale. Ces vases où végètent poussiéreuses des fleurs artificielles. Ces marquis et ces marquises qui dansent une polonaise sur ce chromo pour salon de coiffure de province.

Il n'avait pas encore remarqué la minable tristesse de cette chambre. Dieux! qu'elle est moche cette chambre...

Félix LABISSE.

Extraits de " LA DÉESSE ", récit à paraître



Permeke, par Spilliaert.



1900.

Souvenirs en Coquillages



1900.

A cette époque, nous étions tout simplement de petits enfants fort sages, et les mamans, coiffées de canotiers haut-perchés, arrimés par des voilettes à pois, qui dessinaient des ombres si amusantes sur le bout du nez — les mamans, disons-nous, n'avaient guère de difficulté à nous amener chez Lebon. A vrai dire, la photographie en elle-même, n'avait qu'une importance secondaire à nos yeux, nous n'avions, pas plus qu'actuellement, aucune vanité de nos traits, et, bien élevés comme nous l'étions alors, nous préférons nous abstenir de jouer des coudes, ne fût-ce que dans un pêle-mêle de famille, pour nous caser, tant bien que mal, entre une cousine prodigieusement chevelue et le beau-frère (de la branche mâle) barbu, célibataire, et explorateur. Mais le cérémonial, qui entourait la séance de pose comblait notre cœur peu exigeant. Les rites étaient respectés, nous connaissions les joies qui allaient se succéder, ordonnées et croissantes, jusqu'à l'apothéose chez le grand pâtissier. Car Grand'Mère, altièrè sous la toilette en crêpe de Chine bruissant et le plumet fièrement campé sur la capote perlée de jais, nous ferait la surprise attendue d'une première crème-au-beurre que nous mangerions proprement, lentement, sans nous servir du pouce pour recueillir l'ultime morceau sur la cuillère carrée — et ensuite d'un second pâté, que nous avions mission de refuser, vu la proximité du déjeuner.

Mais la chronologie se chargeant du défilé des événements, nous étions arrivés au seuil de l'atelier et, d'un coup d'œil, sans errer, nous nous retrouvions dans le cadre extérieur, entre le cousin et la cousine, qui brandissaient victorieusement le filet de pêche et le drapeau national, gagnés au concours de forts (les grands de 10 ans recevaient de ces prix importants, quant à nous, jeunes espoirs, les contrôleurs que, par déférence pour leur képi, nous appelions respectueusement Monsieur Boomers, ou Monsieur Schepens, nous tendaient une grosse balle ou un jeu de construction, ce dernier présent un peu moins apprécié). Ensuite, nous traversions le jardinet, où de mystérieux châssis, mi-soulevés, découvriraient des cryptes pleines d'eau, d'où s'échappaient de bouillonnants chapelets de bulles d'air, et dans les puits d'ombre, s'esquissaient tout à coup, une pince de homard, le trait noir d'un congré, le point d'interrogation d'un hippocampe, autant d'échappées sur cet endroit frais, vert, et plein d'écho, que nous nous obstinions à appeler « aquararium ». Mais nous ne pouvions vaincre cette émotion lancinante, qui nous tenaillait chaque fois que nous pénétrions dans le domaine de l'artiste. Cette cage de verre — mi-serre, mi-laboratoire — nous impressionnait bizarrement, et nous avons encore dans l'oreille

le frou-frou des grandes tentures, qui, corrigeant le jour, glissaient sur des tringles ou des cordes tendues. Le mobilier, les accessoires, les décors nous semblaient aussi augustes que les vénérables reliques du Musée Liebaert. Le moindre tabouret était doré, le velours rouge annoblissait les fauteuils ouvragés, tournés, travaillés comme des châsses. Du vrai sable et des coquillages rapportés de la Petite Plage, créaient une transition habile entre le tapis du tchouk-tchouk et les vagues si réussies, qui moussaient sur la toile de fond, entre le Kursaal, la chaloupe, l'estacade et le vieux phare, adorable synthèse.

Cette fois-ci, ce serait non plus sur l'âne, mais sur l'escalier de la cabine (de luxe, bien entendu) que serait installée notre menue personne, non sans qu'une goëlette, fine et racée, et un très joli seau décoré de poissons et barré du cher nom d'Ostende, ne viennent, en une heureuse disposition, l'un à droite, l'autre en face, compléter l'illusion et parfaire l'atmosphère maritime. Vite un coup de peigne, nos mollets sont propres et l'opérateur retouchera la cicatrice que le genou droit portera, comme un emblème, jusqu'à l'époque des pantalons longs. Le dénouement approche: le monsieur disparaît sous le drap noir, ressort, déplace un châssis, lève le doigt: ça y est ! Et tout est à recommencer, car une mouette planait, par hasard à ce moment, au-dessus de nous, dans le ciel pâle, et nous avions levé le nez, un tout petit peu, un rien... mais l'œil noir l'avait vu.

Cela fera une douzaine de cartes postales destinées aux oncles et tantes, qui ont été si gentils pour nous, lors de la dernière Saint-Nicolas, et une croix, dans la partie « correspondance » authentifiera l'emplacement d'un « gros baiser d'Ostende » et du petit neveu représenté au verso.

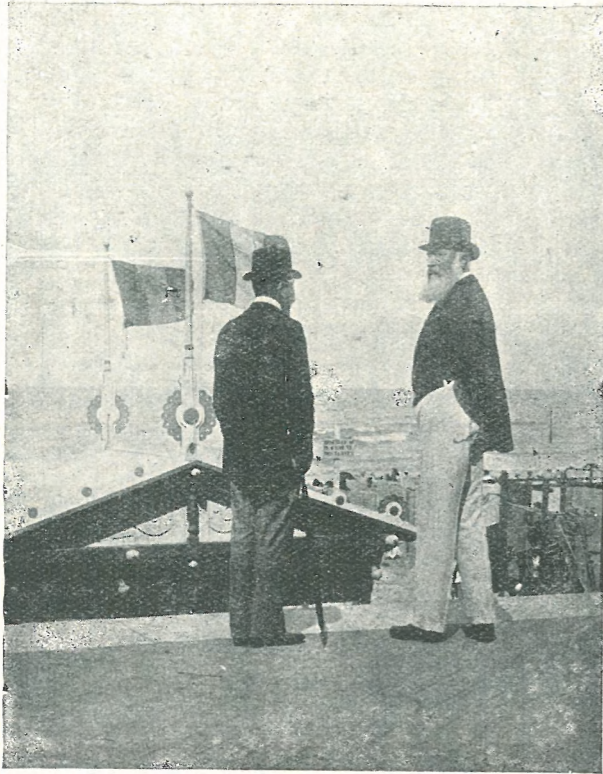


Le Shah de Perse à Ostende.

Cet après-midi, il y a grand bal d'enfants... Et en l'honneur de S. M. le Shah de Perse ! Voilà des choses qu'on n'oubliera jamais. Depuis qu'on y rêve de ce mystérieux Shah. On nous a bien prévenus qu'il n'était pas question de quelque félin gros et gras, couverts de longs poils soyeux, et qu'on amènerait sur un coussin de soie, comme il y en a au salon, avec des épis et des coquelicots si bien imités. Non, le Shah est un puissant roi, comme Léopold II, qu'on rencontre si souvent à la digue, et qui salue tout le temps avec son grand chapeau. Quant à la Perse, c'est très loin, bien plus loin que Bruxelles; les lions, les chameaux et autres bêtes féroces rendent le pays dangereux, et de hautes tours de pierre reçoivent les petits garçons désobéissants... Aussi s'agit-il de danser gentiment, cet après-midi, même la polka des bébés, dont les gestes sont assez compliqués. Et si le Shah est content, il y aura de beaux jouets pour tout le monde, et même des bannières !

Et nous voilà, marin de bon aloi, le col bien tiré, le sifflet dans la pochette de la blouse, les souliers nets et brillants, qui gravissons le grand escalier, et pénétrons dans l'immense rotonde. Dans la salle de bal s'échappent déjà quelques mesures d'une mazurka, des grappes de fillettes font des taches blanches, roses, bleues près des piles de tabourets, et les mamans, raides et fières, élevant leur face-à-main d'un geste large, répèrent déjà les petits cavaliers de bonne famille... D'où vient alors que, brusquement, notre vaillance fléchit, et que nous voudrions sortir de là, fuir loin, bien loin. Non, nous n'oserons jamais approcher. Mais une main nous mène, et on fait appel à notre amour-propre, à notre supériorité de mâles: est-ce là l'attitude qu'il convient de prendre devant de petites amies qu'on bat à la course et qui, à la plage, ne peuvent sauter sans accrocher la ficelle tendue entre les deux pelles ? Allons, nous partons, seuls, la gorge sèche, vers le groupe ennemi. Nous agrippons une main, au hasard, et sans un mot, entraînons notre partenaire, sous les sourires condescendants des grandes personnes, qui forment la haie et nous font certainement rougir. Voilà le joli plancher glissant, si brillant qu'il reflète notre ombre. Ca y est: nous entrons dans la danse... et un vitrail, tout au fond de la salle de bal, nous remémore brusquement le fameux Shah, que nous avons totalement oublié depuis cinq minutes. Nous ne sommes, d'ailleurs, pas très sûrs que ce fut un vitrail. N'importe. Verres, tentures ou papiers de couleur (comme dans la grotte mystérieuse), c'était joli, c'était grand, cela représentait des rayons, un lion, du vert, du jaune, du blanc, bref une de ces visions de beau absolu, un enchantement complet, une fête pour les yeux, une satisfaction de l'âme, profonde, immaculée, paradisiaque. Le Shah en passait du coup au second plan, et ce n'est vraiment qu'à l'époque où la collection de timbres devint notre grande préoccupation, que nous réalisâmes le prestige de ce potentat polychrome, rouge, noir, or, et dont la coiffure portait un nom si amusant qu'on riait toujours quand on y pensait... C'est beaucoup plus tard également qu'on nous rappela qu'à la fin du bal tous les petits couples avaient défilé devant le satrape, au pied duquel ils jetaient des fleurs, et nous avons été si distraits, paraît-il, que nous avons lancé le bouquet beaucoup trop tard, presque en pleine figure d'un suivant de l'hôte honoré. Mais jamais nous n'avons avoué que le grand vitrage nous avait fait négliger le monarque, car les grandes personnes ne comprennent pas les amours des petits enfants...

Nous jouions « magasin » en ce temps-là. C'était très sérieux, la concurrence était âpre, et c'est peut-être quelque part devant le



Léopold et son aide-de-camp.

Chalet Royal que nous avons appris à dire que les affaires allaient comme ci, comme ça. Comme les nègres, ces autres enfants, nous pratiquions surtout le troc, et échangeions volontiers une table contre une chaîne, pourvu que cette dernière ne fût pas boiteuse. Deux petits éventails égalaient, en valeur, un kaléidoscope, les cages à mouches n'étaient pas fort prisées, et cinq poignées de coquillages suffisaient pour acquérir un lit en bois, bon et solide. Car nous avions un numéraire assez volumineux et pondéreux, quoique fragile, et nous le transportions dans des sacs ou des petits seaux. Certains de ceux-ci jaugèrent, si nous osons dire, une poignée de coquilles, et nous avions à l'œil certaines commerçantes du quartier qui, les malhonnêtes ! tenaient le pouce à l'intérieur du seau, en prenant un air très innocent, ainsi qu'elles savent toutes le faire, et ne nous donnaient notre compte exact qu'après s'être fait tirer, avec acharnement, les longues nattes qui leur pendaient dans le dos, comme les Chinois des cartes postales.

Le terme « sport » n'était pas paré du prestige actuel. C'est à dire que, petits Jourdain en jersey et culotte de toile bleue, nous faisons du sport sans le savoir. Les boy-scouts ne furent inventés que plus tard. Nous nous contentions de vivre à l'air, de courir, de nous battre, de sauter, et nous mettions assez d'ardeur à égaler les Indiens et les Cow-Boys, dont la première page des magazines, que nous ne lisions pas couramment, nous retraçait fidèlement les démêlés, en couleurs réalistes. Sauter dans les vagues et rentrer au berçail à la dernière minute, habits trempés, déteints, les mollets striés de filets grenats ou de vergetures violet tendre, sentir la chute des grains de sable qui,

de notre chevelure embroussaillée, plongeaient dans le gros œuf à la coque ou dans la salade du repas, tout cela était chose courante. Nous attendions d'avoir vieilli de deux ou trois ans avant de nous mêler aux jeux réputés dangereux et défendus, tels que grimper sur le toit des tentes, et sauter de là sur les pieds des petites voisines du mois d'août, ou encore jouer « portier », ce qui consistait à faire de l'équilibre dans et sur les cabines de bains, en passer par les fenêtres autant que possible, déloger l'occupant, le précipiter au bas de l'escalier, et se poïsser de cambouis en se coulant contre le moyeu des roues, ces énormes roues qui rentraient dans la mer comme des meules, et qui, aux plus hautes marées, émergeaient toujours, ne fût-ce que d'une mince calotte de bois...

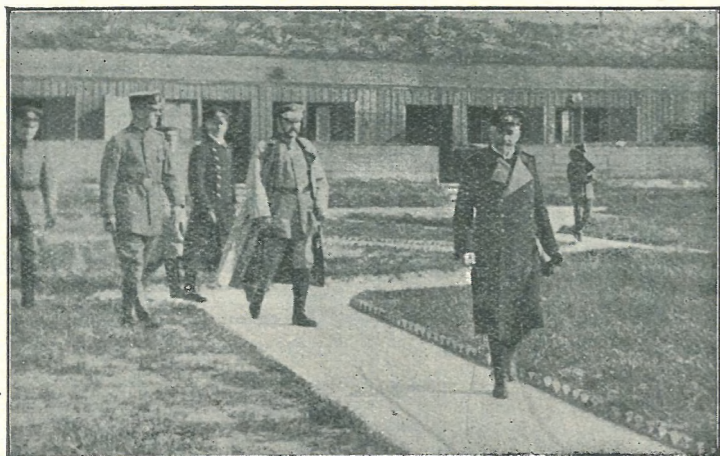
Le diablo avait ses partisans, encore qu'on nous confiscât assez souvent ce sablier de bois ou de fer-blanc, qui présentait un certain danger pour les dormeurs et pour ces chers petits bébés. Le règne du patin à roulettes n'était pas encore arrivé : nous ne quitions pas encore la plage pour nous élaner sur la digue, de toute la vitesse de huit roulettes, en menant un tapage infernal, dont nous étions les seuls à apprécier le dynamisme et la poésie. C'était le cerf-volant qui était en pleine vogue. Il était multiple, varié, luxueux, démocrate, parallépipède entoilé, oiseau de papier, ou, le plus beau de tous, le cœur allongé, lesté d'une interminable queue de dragon, en papillottes. Cet alérion était notre œuvre, ou tout au moins celle des aînés, habiles en l'art de courber les joncs, découper symétriquement le papier-journal et préparer la colle qui, sous la nom aimable de « pap », engluait l'arrière-cuisine, pendant que les mamans étaient au marché. Les essais de ces cerfs-volants nous réservaient les joies délirantes ou les mornes rancœurs, que seuls connaissent les inventeurs et les pionniers. Tantôt l'objet, encore humide, après une envolée sinueuse vers le drapeau de l'hôtel Continental, piquait soudainement du nez, et, imitant la chute de l'épervier, fonçait en plein groupe de dames tricoteuses et prolifiques. D'autres fois, et surtout quand la longueur de la queue avait été judicieusement calculée — ce qui était surtout le fruit de l'expérience — l'appareil ascensionnait fier, droit, tirant dur sur la ficelle. Nous venions alors gravement éprouver cette traction sur le chanvre, et les diagonales rouges striaient bien vite les paumes, lignes de vie, de chance, de paternité heureuse, et dont nous n'avions cure.

Quant au croquet, nous lui reprochions d'être un peu trop calme, et nous étions peu enclins à nous plier à la discipline que ce jeu imposait. De grandes jeunes filles, dont le buste honnête s'abritait sous les dalmiers d'une blouse haut-montante, s'efforçaient, par paroles persuasives, de nous initier aux beautés de la partie ; encore que les voix étaient douces, nous étions peu sensibles aux préceptes, et comme les professionnels ergotaient quelquefois au sujet de questions de détail, telles que le fait d'accrocher ou non un grelot sous le double arceau central, nous avions là un beau prétexte à secouer le joug de ces doctes personnages, et à envoyer « bouler » la sphère de bois jusque dans la lagune tiède que la marée basse laissait régulièrement en souvenir, avec quelques crevettes grises pour y monter la garde.

C'est également parmi ces années bénies que se place l'une de nos grandes admirations pour la science moderne. Un beau jour, nous entendîmes un ronflement infernal, les têtes se levèrent, et, dans le ciel chaud de ce glorieux été, nous vîmes passer, dans un grand déplacement de toiles blanches et d'ossatures carrées, le premier aéroplane de notre vie. Il revint, vira, repassa au-dessus de la plage,

des cabines et même du Kursaal, émerveillant et stupéfiant une foule prudente que les lâchers de ballons amusaient toujours. Quant à nous, debout et hurlant sur le toit des cabines, nous ne marchandions pas notre admiration, et agitions pelles et drapeaux en l'honneur de l'homme-oiseau, expression que le journalisme avait abandonnée au domaine public. Le biplan vola plus d'une heure, une heure, une minute, et 11 secondes si nos souvenirs sont précis, et jamais nous n'allions oublier le nom de celui qui, avant tout autre, disputa aux mouettes l'espace compris entre l'estacade et le Palace hôtel : nous eûmes le culte de Paulhan.

Un peu plus tard, ce fut la guerre. Nous avons grandi en âge, certes, mais les souffrances et les erreurs des hommes n'avaient pas encore prise sur nos âmes que Jules Verne modelait, et que le « Journal des Voyages » et « Nat Pinkerton » achevaient de diriger vers l'Aven-

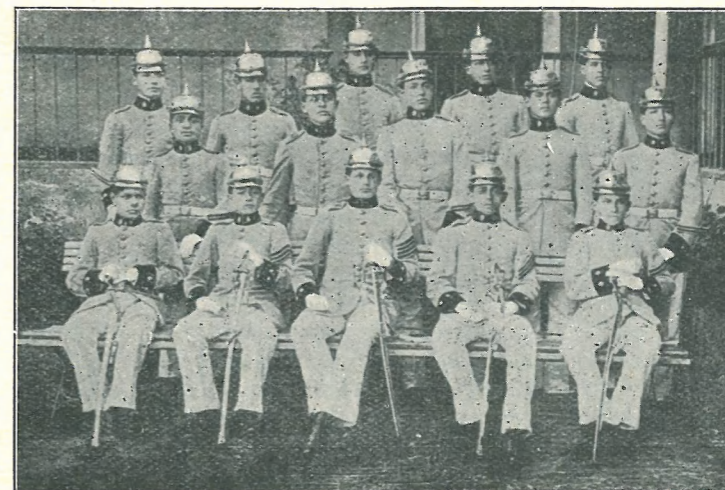


Hindenburg à Ostende.

ture. Aussi quelle moisson de souvenirs, d'épisodes, quelle somme d'inattendu et de merveilleux n'évoquent-ils pas pour nous, ces premiers mois tragiques... Tout se mélange dans notre tête, en une surimpression de faits divers et d'images d'Epinal. Nous suivions les patrouilles de la Garde-Civique, qui, baïonnette au canon, chapeau melon cocardier et plume de coq agressive, allaient arrêter, dans les hôtels de la digue, ces bons clients allemands qu'on devait tant regretter, quelques dix ans plus tard, à l'époque de l'eau minérale. A la permanence de la place d'Armes, on voyait arriver des pères de famille que la foule affublait immédiatement d'une tête carrée, quelque fut la courbe de leur crâne. Nous criions « à mort » comme tout le monde, et nous nous attachions aux pas de ce retraité des contributions indirectes, qui faisait serment de briser sa canne — sa belle canne noire au pommeau argenté — sur le dos de ces espions. Car il y eut des espions, et — mais cela n'atteint pas la dignité de la sainte corporation — on soupçonna la bure et la cornette d'innocentes religieuses, de dissimuler la silhouette de quelque hussard-de-la-Mort abhorré. De fameuses légendes naquirent. On avait vu, la nuit, s'allumer et s'éteindre des fenêtres donnant sur la mer, et la fille de l'hôtelier, en regardant par le trou de la serrure, avait pris sur le fait un Herr Professor qui, manipulant judicieusement lampe électrique et interrup-

teur, avertissait en Code Morse, la flotte de guerre du mauvais empereur. Mais le lendemain, des croiseurs anglais balayaient victorieusement l'Océan, et de grands transports de troupe entraient au port, à la marée haute. Nous étions alors tout au bout de l'estacade, au premier rang, assez comprimés contre les grosses balustrades tatouées d'initiales et de cœurs. Les marchands de drapelets britanniques faisaient fortune, une mer d'Union Jack frissonnait au-dessus des têtes quand, machine arrière, les navires s'engageaient dans le chenal, pleins de troupiers khakis, propres et souriants. La foule criait : « England for ever » avec l'accent des Flandres ou du Borinage, car Ostende était un vaste creuset, où se mélangeaient tous les dialectes du royaume. Les réfugiés dormaient dans les cabines parquées derrière les Galeries. La Reine des Plages devint le bref siège du gouvernement. Des camions invraisemblables débarquaient de pitoyables lignards dans les grands hôtels, transformés en ambulance. Des chevaux d'artillerie broutaient les arbres du Parc, il n'y avait plus d'heure pour les repas, la moitié de la population ostendaise stationnait devant la Gare Maritime, dans l'attente des dernières malles. Le rouleau compresseur russe raffermissait les âmes défaillantes, on faisait des provisions de sucre, de bougies et de sardines à l'huile. De hauts-fonctionnaires arboraient une casquette galonnée et sautaient dans l'ultime tram à vapeur, en direction de la France. Le 15 octobre, « ils » entraient à Ostende. Mais comme tout serait réglé — et comment ! — pour la Noël, au plus tard, ce ne serait, après tout, qu'un mauvais moment à passer. En tout cas, l'Athénée n'avait pas rouvert ses portes, et c'était toujours ça de gagné.

Sous l'occupation, l'Ostendais se montra calme et digne. Comme l'envahisseur logeait chez l'habitant, on évitait de le croiser dans le corridor. On essaya quelquefois de faire parler l'ordonnance de l'Oberleutnant ou de Stabsarzt, pour avoir des nouvelles du front, mais au fond, on savait bien que ces gens-là n'avoueraient pas — et le savaient-ils d'ailleurs ? — que l'Autriche demandait grâce, et que la Prusse Orientale flambait sous le pétrole que les Cosaques remorquaient derrière eux, par wagons entiers. Des musiques militaires s'installaient dans le kiosque de la place d'Armes, et l'Ostendais qui, de la rue d'Ouest avait affaire rue de la Chapelle, faisait un crochet par les rues Christine et St-Sébastien. Ces détails ont leur importance. Tous les jours, toutes



les nuits, les troupes passaient, défilait, stationnaient et repartaient. Les hommes chantaient « Gloria, Viktoria »; plus tard, ce fut l'hymne « Marmelade, Chokolade ». Les fifres remplaçaient les clairons; le rythme des pas soulignait, le soir, le roulement du canon, bruit de fond que quatre années d'accoutumance ne nous faisait plus entendre. Les après-midi, des soldats gris, vautrés dans l'herbe du Parc, jouaient « In der Heimat » sur des harmonicas brillants, et leurs compagnons tétaient leurs longues pipes, avec application, sans rien dire.

Plus tard, de splendides spectacles nocturnes nous maintinrent à la fenêtre, en dépit des premiers froids. Les projecteurs s'efforçaient de barrer la route aux avions alliés, qui menaçaient de troubler la quiétude des parcs de munitions. Les obus de la défense éclataient un peu partout, quelquefois dans les maisons; les aviateurs apprenaient à bien viser, mais, dans cette obscurité, les bombes tombaient par ci, par là, et tuaient des petits enfants dans leur lit, ou quelque servante qui se rendait à la messe basse, et dont on retrouvait la pantoufle sanglante dans un arbuste du square. Au petit matin, nous nous précipitions à la recherche des projectiles, et rentrions chez nous, à l'heure du déjeuner, riches d'une moisson de ferraille aux arêtes tranchantes. Le cuivre rouge des ceintures était de premier choix, et le camarade qui ramassa un jour, en pleine digue, une tête de shrapnell, non éclatée, jouit longtemps d'un prestige dont, au fond, nous étions assez jaloux. Bientôt, la flotte anglaise se mit de la partie, et les éclats plurent moins nombreux mais plus gros, ce qui les faisait d'autant plus rechercher par les connaisseurs. Cette école nous fit faire d'assez vifs progrès en artillerie; nous ne confondions pas les coups de départ de la batterie Hindenburg avec les détonations de Cécilia, et, au son, nous différencions aisément la torpille du 380. En suivant l'enterrement d'un petit condisciple, sous discussions pour savoir si l'infime fragment de métal, qui lui avait perforé le crâne, était d'origine amie ou ennemie, et nous sortions de notre poche des morceaux de métal, ramassés dans les environs de la maison éventrée, pour comparer. Il nous arrivait d'ailleurs fréquemment de suivre ces longs convois de deux, quatre et même douze corbillards. Régulièrement, le cortège croisait une compagnie de marins ou d'infanterie de marine, qui revenaient du cimetière militaire: la troupe faisait halte et front au bord de la route, et, une fois de plus, les hommes rendaient les honneurs.

C'est au sein de la corporation de l'alimentation, que se produisirent les premières défaillances. Un charcutier, dont les stocks commençaient à gâter, donna le signal. Il fut suivi de près par un épicier. L'exemple — le mauvais exemple — profita à certains détaillants et marchands de comestibles. Le nom de ces commerçants fut prononcé avec mépris par tous ceux — et ils furent légion — qui, faute de mieux, attendirent la fin de la guerre, en jouant aux cartes, en pêchant à la ligne ou en se promenant en groupes, au bois, où l'on se sentait encore entre soi. On croisait quelquefois l'un de ceux qui « trafiquaient avec les boches », et comme tout le monde détournait la tête, personne ne pouvait se rendre compte, si le traître avait paru sensible à cet affront. D'autres bons patriotes reçurent pour mission de surveiller le partage des pommes de terre ou de ce fameux saindoux, dont maints palais conservent encore le goût. Des mal intentionnés suspectèrent ces gens dévoués de se réserver les meilleurs morceaux, et la calomnie rejaillit même jusque sur la tête d'inoffensifs poinçonneurs de cartes de rationnement. La méfiance régna, la suspicion grandit, des emballés extirpaient à tout propos, de la poche de leur gilet, une cartouche de revolver qu'ils réservaient pour un tel bien

connu, quand les temps seraient révolus. Mais des gens rassis réfrénèrent cette ardeur. Il valait mieux prendre son mal en patience, et espérer. La Justice aurait bientôt son heure, et la Patrie saurait reconnaître les siens. Sur ces fortes paroles, on allait commenter le communiqué allemand, en lisant entre les lignes, comme il se doit.

Pour compenser ces vilénies, il y eut des attitudes très nobles. Malgré les arrêtés de la Kommandantur, des armes n'avaient pas été remises en échange du bon officiel. Des pétoires, soigneusement dissimulées derrière les solives du grenier, rouillaient fort proprement, et de longs mois durant, leurs propriétaires narguèrent l'ennemi, qui ne se doutait de rien. Et si ce dernier avait eu l'idée de perquisitionner dans certaines cheminées, de nous connues, il aurait ramené au jour une collection estimable de longues-vues marines, de sabres congolais, et même de flèches empoisonnées par les indigènes. De fiers citoyens bravaient ouvertement l'autorité germanique en distribuant à leurs amis des exemplaires à peine périmés, du « Matin » et risquaient le poteau en collectionnant les messages d'espoir lancés par les avions français. Une jeune fille fit le vœu de ne pas remettre les pieds à la digue, tant que les lourdes bottes de l'oppresseur fouleraient les beaux carrelages jaunes de notre célèbre promenoir. Les premiers temps, l'accès en étant interdit, l'exploit n'eut rien de remarquable. Mais plus tard, et surtout par de belles journées d'été, la conduite de la demoiselle en devint d'autant plus édifiante. Un soir sans lune, alors qu'en petit groupe, nous allions faire détoner de vieilles ampoules électriques dans les soupiroux et les corridors, nous devinâmes, dans l'ombre complice d'un porche, la silhouette de la jouvencelle, qu'un bras, orné des galons de quartier-maître des torpilleurs, protégeait du contact froid de la muraille. Cela nous surprit fort, et nous fûmes bien près d'être scandalisés. Nous étions d'ailleurs excusables, car, à cette époque, nous ignorions totalement que l'amour n'a rien à voir avec la défense nationale.

Bref, quelques semaines avant l'armistice, les hordes du Kaiser, comme disaient les journaux, quittèrent la ville, en faisant sauter les ponts et minant gares et batteries. Ceux qu'on attendait depuis si longtemps, revinrent, on revit même avec plaisir l'uniforme foncé de la gendarmerie. Mais on ne lapida aucun marchand de lard, tout au plus fit-on la tête à quelque revendeur ou mercanti suspect. Une vague de magnanimité passa, tout fut oublié. Quelques esprits chagrins en furent déçus, et quand ils virent les enrichis de la guerre bâtir, acheter et négocier, ils jurèrent de les imiter la prochaine fois. Mais nous ne reverrons plus cela, puisqu'il n'y aura plus de guerre. Les concitoyens « réfugiés » en Angleterre débarquèrent bientôt dans leur ville natale. Ils avaient bonne mine, portaient avec élégance des costumes bien coupés. Nos petits compagnons, perdus depuis quatre ans, revenaient déguisés en scouts, et leurs sœurs, coiffées de bérets rouges ou bleus, parlaient l'anglais avec l'accent que nous n'avions jamais pu acquérir à l'école. Nous attendions certaines marques de sympathies de la part de nos frères qui rentraient au bercail, car, à tort ou à raison, nous nous imaginions qu'avoir mangé du mauvais pain et assisté à quelques bombardements, sous l'œil de l'ennemi, nous classait à bonne hauteur, sur l'échelle des vertus. Nous dûmes déchanter. Nos voyageurs, en réponse à la description de nos tourments qui, après tout, n'étaient peut-être que des ennuis passagers, nous narraient maints raids de zeppelins au-dessus d'une banlieue de Londres, très voisine de celle qui les hébergeait, et nous convenions de bonne grâce que ces descentes folles à la cave, en pleine nuit, n'avaient rien de réjouissant. Ensuite, nous nous taisions.



Le Corso fleuri en 1900.

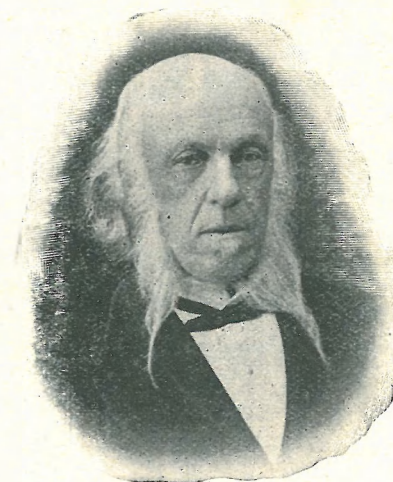
Le caractère de l'Ostendais a donné lieu à maintes controverses. Des gens mal intentionnés et qui, ce qui est paradoxal, oublient qu'ils naquirent à l'ombre de la vieille tour, se font un malin plaisir d'envelopper nos concitoyens d'un voile, dont l'âpreté, la mesquinerie et la calomnie constituent les ternes bigarrures. Il y a jusqu'à une façon de dire « Ostendais » qui est nettement péjorative, et on a l'air de vouloir dénigrer les habitants de la cité héroïque dont l'Histoire, tout spécialement depuis l'Archiduchesse Isabelle et sa chemise mémorable, se plaît maintes fois à répéter le nom. Notre opinion est que tout cela est fort exagéré. Encore que la majorité des commerçants ostendais ne disposent que de courtes semaines pour arrondir la dot de leur héritière, le prix des cartes-vues et des souvenirs en coquillages est toujours resté très près de la moyenne, et si vous ne tenez pas spécialement à loger, vers la mi-août, dans le plus somptueux appartement de quelque palace de la digue, votre villégiature à Ostende ne vous contraindra pas à hypothéquer les biens de la famille. Il y a des jours où les crevettes sont chères: la marée, le vent y sont pour quelque chose, ne l'oubliez pas, et il est inutile de vous présenter de notre part chez la lingère ou le chausseur pour bénéficier d'un rabais: toutes les marchandises y sont affichées en chiffres qu'on appelle connus. Et d'une.

Maintenant, abordons cet esprit que d'aucuns semblent vouloir rapetisser à plaisir. Erreur profonde. L'Ostendais a le cerveau développé, son caractère est gai, la plaisanterie est son fait. Il apprécie d'ailleurs plus que d'autres certains calembours qui ont fait leurs preuves et il trouve totalement inutile de se farcir le crâne de plaisanteries nouvelles. Celles qu'il possède lui suffisent, et cela indique la sagesse d'un peuple. Qu'il lui arrive, par exception, d'afficher un peu trop de dépit, parce qu'un confrère a « fait sa saison » en dépassant les bornes habituelles, que pourrait-on y trouver à redire? N'est-ce pas là une des formes de l'ambition, et la réussite de l'un ne doit-elle pas servir de stimulant à la collectivité?

De plus l'Ostendais participe avec joie à toutes manifestations de l'art et de l'esprit. Il possède ses sociétés, avec fanfare et drapeau, comme partout ailleurs en Belgique, et les soins minutieux qu'il prodigue à tout ce qui a trait au Festival Permanent, témoignent de son affection envers les différents genres de musique. La foule se presse l'hiver devant les scènes privées ou officielles, et les rues qui avoisinent le Petit Paris, sont autant de pépinières d'acteurs-amateurs qui s'en tirent plus qu'honorablement. Représentations dramatiques flamandes tournées Baret, le succès est assuré. L'élite locale patronne, bien entendu, ces excellents dérivatifs qui coupent agréablement l'hiver. La Société Littéraire, vénérable et royale, groupe au centre de la Cité, les notabilités dont les mérites, les liens de famille et les penchans secrets, connus de tous, sont autant de prétextes aux exercices oratoires, et offrent, par leur variété, l'occasion de joutes intellectuelles savantes. Il n'est pas facile de faire partie de ce cénacle où seul l'Intellect, comme le veulent les statuts, peut favoriser un candidat. Et pour beaucoup d'entre nous, il n'y a que les soirées du Carnaval qui, par une ancestrale coutume, nous permettent d'approcher des prestigieuses sonnettes qui, patientes et verticales, attendent, au milieu des tables, le bon plaisir des Clubmen altérés. Comme bien souvent, le propre des raisons sociales est de masquer, par quelque euphémisme, la pauvre réalité qui s'abrite sous un nom ronflant et seigneurial, nous tenons à faire remarquer que les honorables de la Société Littéraire d'Ostende n'en sont pas, pour cette raison, forcément illettrés. La façon dont ils feuilletent les journaux locaux, entre deux pokers, les tableaux de toutes écoles, dont ils se plaisent à orner leur galerie, la composition avec laquelle ils dégustent l'Ouverture d'Aïda, exécutée par l'Harmonie Communale, toute cela parle suffisamment en faveur de leur éclectisme, de l'heureuse variété de leur goût, alliés à un jugement, dont nul ne contestera la compétence.

Et, pour qu'on ne nous taxe pas de partialité, n'oublions pas que le brillant Cercle a fait surgir, dans son voisinage immédiat, d'autres groupements, qui, pour être plus modestes, ne rassemblent pas moins les éléments les plus représentatifs des pensées, des tendances et des aspirations locales. Sous l'égide du Lion Noir ou de la lyre de SteCécile, tout autant qu'à l'entour d'une table de dominos qui réunit l'élément bien pensant de la région, partout vous êtes assurés de trouver, selon vos goûts, une compagnie bienveillante, qui vous fera une place tiède dans son sein. Et si, par un souci de véritable décence, l'assemblée attend votre départ pour examiner, au crible du bon sens, vos actes, vos paroles et les signes extérieurs de votre munificence, c'est uniquement pour s'assurer qu'aucune ivraie ne se mélange au bon grain, dont on fait les bonnes pâtes.

Finissons-en avec le chapitre des mauvaises langues. Tout en nous excusant vivement auprès des charmantes dames et demoiselles qui, selon une formule que nous nous garderons de modifier, sont le plus bel ornement de la Ville, de ses artères et surtout du Petit Nice, nous nous voyons contraints de placer la question sur le terrain féminin,



tendre et vallonné. La légende l'exige, et un nombre suffisant d'expériences nous permet de classer comme vérité, ce qui n'était peut-être qu'hypothèse gratuite. Mais est-ce là un apanage spécifiquement ostendais ? Nous sommes à l'aise pour répondre par la négative. Nous protesterons à haute voix, quand on arguera de la supériorité de certaines étrangères, sur les habitantes de la ville que nous aimons. Car, au risque de nous attirer quelques inimitiés nouvelles, nous devons constater que, quel que soit le pays où le hasard nous avait menés, l'heure que le Soleil avait sonnée et les circonstances dont le Destin avait réglé la course, l'Eternel Féminin distillait toujours quelques gouttes de la non moins Immortelle Perfidie. Et encore, tout cela est bien peu de chose par rapport aux compensations, qui échoient aux heureux mortels, pour qui a battu le cœur d'une sirène ostendaise. Et nous n'en voulons donner comme preuve que les nombreux et heureux mariages qui, chaque semaine, grossissent la rubrique de l'Etat-Civil, tendres unions écloses parmi le joyeux brouhaha d'une sauterie d'hiver, radieuses conjugaisons sanctifiées un soir d'août, par le Dôme majestueux de notre Kursaal sans pareil.

Léon LEVY.



Sculpture de Ninette LABISSE.

Achetez tous
A l'INNOVATION
de Bruxelles

Maison vendant le meilleur marché de toute la Belgique
Rue de la Chapelle, 57-63, Ostende

Radio et Phono
DE MEESTER

15, rue des Sœurs Blanches, Ostende
Le plus beau choix — Les meilleures conditions
"Qualité et service d'abord"

Décoration **Ameublement**
A. DELODDER

Rue de la Chapelle, 93, Ostende
Téléphone 1157
Grand choix de meubles de luxe et ordinaires
Agents des ateliers d'art De Coene frères, Courtrai

Le chapelier
JACQUELOOT
Rue Christine, Ostende

Pour vos cafés

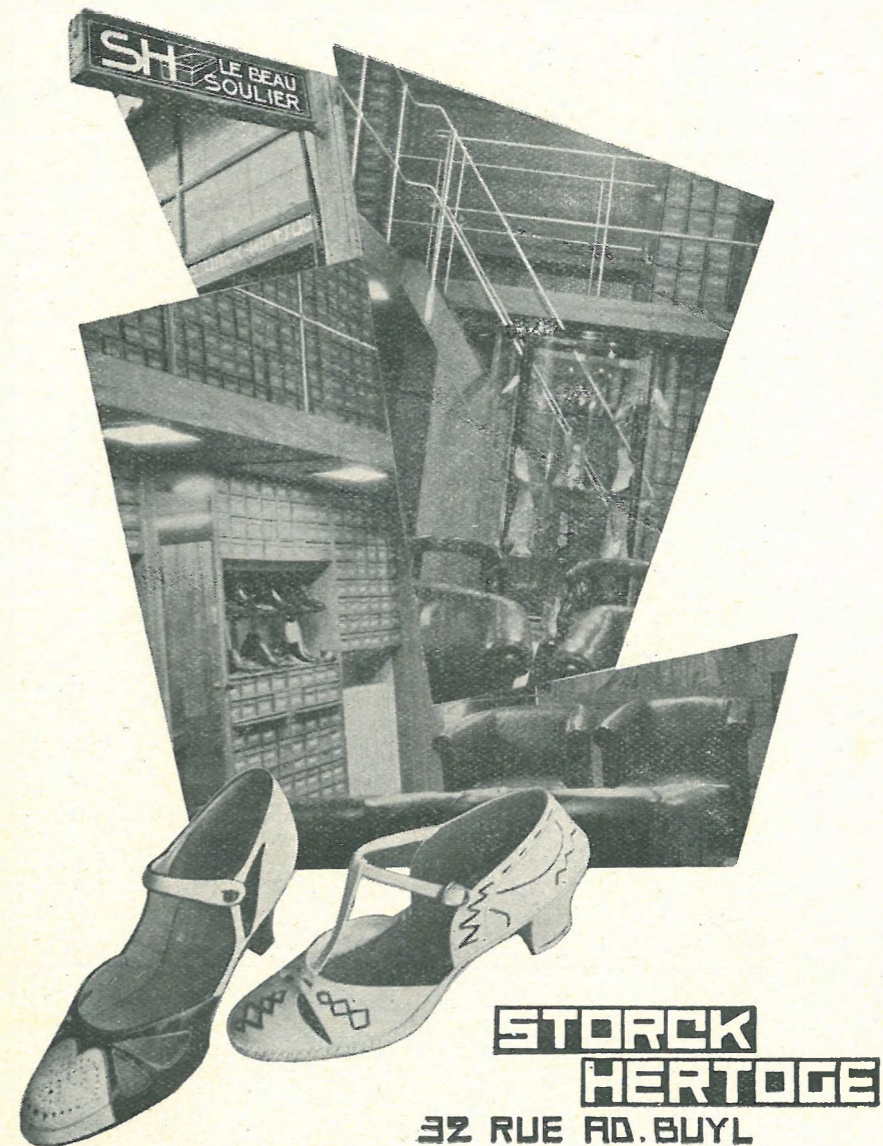
une seule maison

Cafés DE GROOF

28^{bis}, rue Christine,

Ostende

Téléphone 1440



Magasin conçu par P. Vandervoort architecte à Nieuport-bains.

P I C C A D I L L Y



PORTO

SHERRY

MADÈRE

Importateur: José Van Baeten, Courtrai.

FOURRURES
DEUTSCH-LAUFFER



19-21, RUE DE LA CHAPELLE,

MAISON FONDÉE EN 1895

Magasin conçu par P. Vandervoort, architecte à Nieuport-Bains